

PAUL CANART, *Le livre grec en Italie méridionale sous les règnes Normand et Souabe : aspects matériels et sociaux*, in «Scrittura e civiltà» (ISSN: 0392-1697), 2 (1978), pp. 103-162.

Url: <https://heyjoe.fbk.eu/index.php/scrciv>

Questo articolo è stato digitalizzato dal progetto [HeyJoe](#) - *History, Religion and Philosophy Journals Online Access* della Biblioteca Fondazione Bruno Kessler, Il portale HeyJoe, in collaborazione con enti di ricerca, società di studi e case editrici, rende disponibili le versioni elettroniche di riviste storiografiche, filosofiche e di scienze religiose di cui non esiste altro formato digitale.

This article has been digitised within the Bruno Kessler Foundation Library project [HeyJoe](#) - *History, Religion and Philosophy Journals Online Access* platform. Through cooperation with research institutions, learned societies and publishing companies, the *HeyJoe* platform aims to provide easy access to important humanities journals for which no electronic version was previously available.

La digitalizzazione della rivista «Scrittura e civiltà», a cura dalla Biblioteca FBK, è stata possibile grazie alla collaborazione con Aldo Ausilio editore, erede dei diritti della Bottega d'Erasmus

Nota copyright

Tutto il materiale contenuto nel sito [HeyJoe](#), compreso il presente PDF, è rilasciato sotto licenza [Creative Commons](#) Attribuzione–Non commerciale–Non opere derivate 4.0 Internazionale. Pertanto è possibile liberamente scaricare, stampare, fotocopiare e distribuire questo articolo e gli altri presenti nel sito, purché si attribuisca in maniera corretta la paternità dell’opera, non la si utilizzi per fini commerciali e non la si trasformi o modifichi.

Copyright notice

All materials on the [HeyJoe](#) website, including the present PDF file, are made available under a [Creative Commons](#) Attribution–NonCommercial–NoDerivatives 4.0 International License. You are free to download, print, copy, and share this file and any other on this website, as long as you give appropriate credit. You may not use this material for commercial purposes. If you remix, transform, or build upon the material, you may not distribute the modified material.



La digitalizzazione della rivista «Scrittura e civiltà», a cura dalla Biblioteca FBK, è stata possibile grazie alla collaborazione con Aldo Ausilio editore, erede dei diritti della Bottega d’Erasmus

PAUL CANART

LE LIVRE GREC EN ITALIE MÉRIDIONALE
SOUS LES RÈGNES NORMAND ET SOUABE:
ASPECTS MATÉRIELS ET SOCIAUX *

INTRODUCTION

Les changements de perspective dans l'étude de l'histoire ont leur retentissement dans l'histoire de l'activité intellectuelle et de son produit matériel: le livre. Bien sûr, dans une société médiévale, l'activité intellectuelle ne passe pas nécessairement à travers le livre; mais celui-ci en reste le principal monument tangible. Nous devons l'interroger, le retourner sous toutes ses coutures — c'est le cas de le dire — pour nous faire une idée de la manière dont les gens du moyen âge organisaient et communiquaient leur réflexion. L'historien du livre médiéval ne peut se soustraire aux questions nouvelles: intérêt pour l'aspect quantitatif, mesurable des phénomènes; attention polarisée sur le consommateur plus que sur le producteur: de l'histoire de la création intellectuelle vue à travers les grands noms — c'est l'objet de la classique histoire des littératures — on passe à celle de la « réception » intellectuelle de l'homme moyen¹. Je voudrais, pour

* Cet article reprend, avec quelques modifications et l'addition d'un minimum de notes, le rapport que j'ai présenté au XV^e Congrès international des Études byzantines, qui s'est tenu à Athènes du 5 au 11 septembre 1976. Terminé littéralement à la veille du Congrès, le rapport y fut diffusé, grâce à l'activité inlassable du Comité organisateur, sous la forme d'une reproduction photomécanique du texte dactylographié (elle a été signalée brièvement par H. G. BECK dans la *Byzant. Zeitschrift*, t. 70, 1977, p. 426). La présente version a été mise au point pour la publication dans les Actes du Congrès. Le Président du Comité organisateur a généreusement accepté qu'elle paraisse également dans cette revue, de manière qu'elle puisse atteindre un public plus large. Que le Comité organisateur du Congrès et la Direction de *Scrittura e Civiltà* veuillent bien trouver ici l'expression de ma sincère gratitude.

1. Ces questions et ces préoccupations sont exposées de manière suggestive dans le recueil publié sous la direction de J. LE GOFF et P. NORA, *Faire de l'histoire*.

une société et une époque déterminées, esquisser un pareil essai, bien conscient de l'énormité de la tâche et du caractère très imparfait et provisoire du résultat ².

La société envisagée est l'Italie méridionale durant le laps de temps fixé par le programme du Congrès: par une heureuse coïncidence, les limites correspondent presque parfaitement avec les règnes normand et souabe. Du coup, cette recherche se place en dehors des frontières de l'empire byzantin, mais notre Congrès s'intéresse aussi au « rayonnement de la culture et de la civilisation byzantine » durant la période considérée. Aussi bien, sous certains aspects — et ce n'est pas la moindre surprise que réserve l'examen attentif du produit livresque — l'Italie des Normands et des Souabes est plus byzantine, ou mieux, est plus constantinopolitaine que ne l'était celle du katépanat du milieu du X^e siècle au milieu du XI^e siècle environ.

Nouveaux problèmes, nouvelles approches, nouveaux objets (Bibliothèque des histoires), 3 voll., Paris, 1974.

2. L. M. J. DELAISSÉ a bien défini l'ambition suprême de la nouvelle science codicologique: écrire une histoire du livre médiéval (*Towards a History of the Mediaeval Book*, dans *Miscellanea André Combes*, t. II, Rome, 1967, pp. 27-39; publié aussi dans la revue *Divinitas*, t. 11, 1967, pp. 423-435); reproduit ensuite dans *Codicologica I. Théories et principes*, éd. A. GRUYS et J. P. GUMBERT, Leyde, 1976, pp. 75-83. Pour la domaine grec, ou est encore loin d'une synthèse définitive, le groupe de travail constitué par André Jacob, Julien Leroy et moi-même tâche de réunir, pour l'Italie méridionale, les matériaux d'une histoire du livre manuscrit (v. P. CANART, A. JACOB, J. LEROY, *Recherches sur les manuscrits grecs de l'Italie méridionale*, dans *Actes du XIV^e Congrès international des Études byzantines*, t. III, Bucarest, 1976, pp. 63-66: cet état de la question date de 1971). Le congrès d'Athènes offrait l'occasion, pour deux siècles, de faire le point sur ce qui a été fait et reste à faire. Les données sont le fruit d'une recherche commune ou libéralement partagée entre nous. Que mes deux collègues et amis trouvent ici l'expression publique de ma profonde reconnaissance pour leur générosité. Par contre, j'assume seul la responsabilité de cette synthèse, hâtive et incomplète, mais qui peut stimuler la recherche. D'autre part, on le constatera, je dois mainte indication et suggestion aux travaux d'A. Pertusi et J. Irigoïn; v. surtout: A. PERTUSI, *Aspetti organizzativi e culturali dell'ambiente monacale greco dell'Italia meridionale*, dans *L'eremitismo in Occidente nei secoli XI e XII (Miscellanea del Centro di Studi Medioevali, 4)*, Milan, 1964, pp. 382-426; Id., *Leonzio Pilato fra Petrarca e Boccaccio (Civiltà veneziana. Studi, 16)*, Venise-Rome, 1964: v. le ch. VII. *Conclusiones. Cultura bizantina e primo Umanesimo italiano*, pp. 475-520; J. IRIGOÏN, *L'Italie méridionale et la tradition des textes antiques*, dans *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, t. 18 (1969), pp. 37-55; Id., *La culture grecque dans l'Occident latin du VII^e au XI^e siècle*, dans *La cultura antica nell'Occidente Latino dal VII all'XI secolo (Settimane di studio del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, 22)*, Spolète, 1975, pp. 425-456.

PRÉLIMINAIRE: QUESTIONS DE MÉTHODE

Peut-on, pour la période et la région prises en examen, retrouver ce que les milieux cultivés (en un sens très large) possédaient, lisaient, reproduisaient, diffusaient en fait de livres? Notamment, peut-on dégager des chiffres suffisamment élevés et sûrs pour appliquer la méthode statistique? C'est tout le problème des sources. Dressons un bref inventaire de celles-ci sous quatre têtes de paragraphe.

1. *Les inventaires contemporains*

Ils sont rares, avares de détails et peu représentatifs. Il s'agit en effet de listes très sommaires d'ouvrages possédés par de petites institutions pieuses: monastères d'importance secondaire, petites églises, hôpitaux³. Pour la plus grande partie de la bibliothèque d'un érudit comme Scholarios-Sabbas, fondateur du Saint-Sauveur de Bordonaro, nous n'avons qu'un chiffre global: 300 volumes⁴; en outre,

3. Voir S. BORSARI, *Il monachesimo bizantino nella Sicilia e nell'Italia meridionale prenormanne*, Naples, 1963, pp. 80-85 (pour les siècles XI-XIV); cf. aussi les livres donnés au monastère de S. Maria di Bordonaro par la fondatrice, Ola Graffeo, vers l'année 1170 (M. SCADUTO, *Il monachismo basiliano nella Sicilia medievale. Rinascita e decadenza. Sec. XI-XIV*, Rome, 1947, p. 154; pour l'église de S. Giorgio in Valle Tuccio, on ajoutera maintenant deux articles de S. LUCÀ: *L'inventario di libri e suppellettili della chiesa di S. Giorgio di Tuccio*, à paraître dans *Studi in onore di S. Pugliatti*, et *Una nota inedita del cod. Messan. Gr. 98 sulla chiesa di S. Giorgio di Tuccio*, dans *Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata*, n. s. 31 (1977), pp. 31-40. Les deux petites listes publiées par A. GUILLOU, *Le brébion de la métropole byzantine de Région (Corpus des Actes grecs d'Italie du Sud et de Sicile, 4)*, Cité du Vatican, 1974 (p. 50 et ll. 272-4: hospice du Saint-Sauveur dépendant de la métropole de Reggio; p. 77 et ll. 481-3: un hospice de la région de Taverna), son légèrement antérieures à la période qui nous occupe; l'inventaire de S. Maria de Ammirato est postérieur (a. 1333; v. H. BRESC, *Livre et société en Sicile (1299-1499)* [*Centro di Studi Filologici e Linguistici Siciliani. Bollettino. Supplementi, 3*], Palerme, 1971, pp. 116-117).

4. Son testament (a. 1114; il en reste une traduction latine, publiée par R. PIRRI, *Sicilia sacra...*, t. II, Palerme, 1733, pp. 1004-1006) ne désigne nommément qu'une trentaine de volumes, qui forment la base obligée d'une bibliothèque monastique: Écriture Sainte et livres liturgiques, recueils hagiographiques, collections de droit canonique; pour le reste, il se borne à écrire: « alios codices pulchros et diversos numero trecentos »; cf. Fr. LO PARCO, *Scolario-Saba bibliofilo italiota, vissuto tra l'XI e il XII secolo e la Biblioteca del Monastero basiliano del SS. Salvatore di Bordonaro, presso Messina*, dans *Atti della R. Accad. di Archeol., Lettere e Belle Arti di Napoli*, n. s., t. 1 (1910), pp. 207-286 (pp. 236-237 pour les livres légués au monastère); mais cette étude, gâtée par trop de conjectures sans fondement, est à refaire.

nous possédons quelques renseignements sur les collections de l'un ou l'autre particulier sans relief⁵. On ne fera une exception — et encore — que pour une partie de la bibliothèque des rois normands puis souabes, donnée par Charles d'Anjou au pape en 1266⁶.

2. *Les inventaires plus récents*⁷

Ils ne remontent pas au delà du XV^e siècle. Nombreux, mais uniquement monastiques, ils ne sont pas parfaitement représentatifs. Les notices sont peu explicites et parfois peu sûres quant au contenu, quasiment muettes sur les aspects matériels du livre. En outre ils sont déséquilibrés, surtout les plus récents, par l'« écrémage » des livres les plus intéressants.

3. *Les livres eux-mêmes*

Ils doivent constituer la base essentielle de l'enquête. Leur nombre global est respectable (dans les 1800 actuellement), leur origine ou leur provenance italo-grecque suffisamment assurée grâce aux progrès de la codicologie dans son acception la plus large: confection matérielle, écriture et ornementation, type de contenu, modèles utilisés, origine et destinée du volume. Mais ceux qui ont été et seront encore identifiés constituent-ils, au sens statistique du terme, un échantillon valable? Ces livres n'ont pas été conservés sur place, groupés dans les bibliothèques primitives, mais recueillis dans des collections d'érudits ou d'amateurs, qui se sont formées au cours de plusieurs siècles et, le plus souvent, selon des critères de choix particuliers; ceux-ci favorisaient certaines catégories de livres aux dépens d'autres et éliminaient les doubles. D'autre part, du simple

5. Comme ceux cités dans la note du *Messan. gr.* 98 (v. l'article de S. LUCA cité n. 3); v. aussi P. SAMBIN, *Il vescovo cotroneo Niccolò da Durazzo e un inventario di suoi codici latini e greci* (1276) (*Note e discussioni erudite*, 3), Rome, 1954.

6. Cf. ci-dessous, p. 149. Mais, si on a identifié un certain nombre de volumes, on est loin de posséder une liste complète, qui permettrait de tracer un tableau équilibré des intérêts culturels de la cour.

7. Deux publications fondamentales les mettent à notre portée: G. MERCATI, *Per la storia dei manoscritti greci di Genova, di varie badie basiliane d'Italia e di Patmo* (*Studi e Testi*, 68), Cité du Vatican, 1935; M.-H. LAURENT et A. GUILLOU, *Le « Liber Visitationis » d'Athanasè Chalkéopoulos (1457-1458). Contribution à l'histoire du monachisme grec en Italie méridionale* (*Studi e Testi*, 206), Cité du Vatican, 1960.

point de vue matériel, s'il existe des types de livres plus fragiles, ils seront sous-représentés dans le fonds actuel. De ces types, j'en vois au moins deux pour l'époque qui nous intéresse: le livre sur papier et le livre liturgique. Le papier, naturellement moins résistant, a dû souffrir beaucoup des conditions déplorables dans lesquelles les livres ont été conservés au long des siècles de décadence; les quelques volumes sur papier signalés expressément dans les inventaires ont presque tous disparu⁸. Les livres liturgiques, d'usage presque quotidien, se détériorent assez vite; ils doivent aussi être renouvelés lorsque les pratiques culturelles évoluent. Ce n'est pas un hasard si la plupart des livres dépecés et récrits sont des collections liturgiques; de même, il est frappant que le pourcentage des volumes destinés à l'office soit, pour l'ensemble des italo-grecs, beaucoup plus élevé au XII^e siècle qu'au X^e, sans qu'on puisse déduire de cette disparité un abaissement du niveau culturel, bien au contraire⁹. Bref, cette sélectivité et cette inégalité dans la conservation peuvent facilement fausser les chiffres de la production livresque et le tableau de l'activité intellectuelle qu'on baserait sur leur étude statistique.

4. *Les attestations indirectes*

Elles sont de nature variée. En voici quelques exemples: a) les mentions ou citations explicites de livres dans des oeuvres de l'époque¹⁰; b) l'utilisation implicite de certains auteurs, lorsqu'elle implique un contact direct avec la source¹¹; c) la reconstitution de modèles perdus par la méthode philologique. Dans notre cas, l'activité de traduction d'oeuvres philosophiques et scientifiques attestée dans

8. Voir, sur les listes de MERCATI, *Per la storia...*, le n^o 97 de la p. 278 (C. Manassès), le n^o 8 de la p. 258 (commentaire sur Grégoire de Nysse [ou peut-être sur une collection de discours de Grégoire de Nazianze], attribué par un annotateur latin au «Ceramita», c'est-à-dire Philagathos de Cerami; G. de ANDRÉS, *Catálogo de los códices griegos desaparecidos de la Real Biblioteca de El Escorial*, L'Escorial, 1968, pp. 125-126, n^o 281, l'identifie au *Scorial*. Δ. V. 25, mais le contenu ne me semble pas correspondre suffisamment) et le n^o 47 de la p. 274 (Euthyme Zigabène).

9. Comme on le verra plus loin, le milieu culturel du XII^e siècle est nettement plus ouvert et plus riche que celui de la deuxième moitié du X^e.

10. Ainsi les auteurs profanes et religieux cités par Philagathos de Cerami: v. ci-dessous, p. 137.

11. On a déjà tâché, par exemple, de retrouver les auteurs lus et imités par les poètes italo-grecs des XII^e et XIII^e siècles; encore faut-il qu'ils n'aient pas puisé à des florilèges ou plagié des écrivains plus récents.

la Sicile normande implique, évidemment, la présence de modèles grecs. Les livres ainsi attestés sont-ils conservés et dans quelle proportion? Il y a là toute une enquête à faire, longue et délicate, qui en est à peine à ses débuts.

Si maintenant on confronte les résultats de ces quatre directions d'enquête — besogne, elle aussi, seulement entamée — on en retire les impressions suivantes, toutes provisoires. Les pertes globales sont évidemment énormes, mais elles ont frappé davantage le tout venant. Les livres d'utilisation liturgique au sens le plus large — livres de chœur, lectionnaires bibliques, collections hagiographiques et homilétiques utilisées à l'office ou au réfectoire — constituent encore la majorité des fonds actuels, mais ils ont dû être produits en quantités bien plus grandes¹²; fort utilisés, fort renouvelés, ils n'ont guère été recherchés par les collectionneurs; sur-représentés dans les inventaires conservés, ils sont sous-représentés dans les fonds actuels.

Il y a d'autres facteurs de déséquilibre, qu'on peut corriger dans une certaine mesure.

1. Les bibliothèques monastiques ont été beaucoup mieux conservées que les autres. Une partie des livres des autres possesseurs y a conflué, mais ce passage a pallié, non supprimé le déséquilibre. Ainsi s'explique que nombre de livres utilisés pour des traductions ou contenant des créations originales aient péri.

2. On a déjà souligné que les livres sur papier ont disparu dans une beaucoup plus forte proportion que ceux sur parchemin. Mais comme cette fragilité est relativement uniforme pour une époque déterminée, il restera intéressant de comparer, pour les livres conservés, les pourcentages respectifs de livres sur papier et sur parchemin en Italie méridionale et dans les différentes régions de l'empire byzantin.

3. On peut se demander si les livres ont été conservés partout dans une mesure égale et si les collectionneurs ont prospecté toutes les régions avec la même avidité. S'agissant de l'ensemble de l'aire culturelle byzantine, on présumera facilement que non¹³. Si on se borne à l'Italie méridionale, je crois que les inégalités tendent à se

12. Il suffit de penser aux centaines de monastères dont l'existence est attestée directement ou indirectement: chacun devait posséder sa petite bibliothèque de base.

13. Les vicissitudes de l'Asie mineure ont causé, jusqu'à une époque récente, des destructions énormes. C'est bien pourquoi l'étude des *scriptoria* de cette région apparaît comme une entreprise presque désespérée.

compenser. L'appauvrissement et la destruction de bien des bibliothèques, suite à la latinisation progressive, se sont vérifiés dans toute l'Italie hellénophone. De même, le travail d'écrémage, puis de rassemblement des restes, s'est appliqué à toutes les régions¹⁴.

Par contre, il n'est pas si facile d'assigner les manuscrits à telle ou telle région déterminée. Sur ce point, cependant, les perspectives sont prometteuses. D'une part, les critères codicologiques se sont multipliés et affinés; d'autre part, on possède des blocs importants de volumes provenant de régions, voire de centres bien déterminés¹⁵. Il reste des périodes obscures et des coins d'ombre, mais il est déjà possible d'esquisser un tableau d'ensemble, quantitatif et qualitatif, de la production livresque en Italie méridionale. Le présent rapport n'est qu'un timide essai en ce sens, susceptible de beaucoup d'améliorations et de corrections.

I. CHIFFRES GLOBAUX DE PRODUCTION ET DE « CONSOMMATION » LIVRESQUES

Les tableaux présentés en annexe sous le n° I fournissent des données d'ordre quantitatif.

1. Le tableau n° 1 présente les manuscrits datés (avec grande précision ou à moins de 20 ans près) qui sont sûrement (S) ou peut-être (P) d'origine italo-grecque. Ils sont répartis en tranches de 20 ans; le point de départ est 940, parce qu'auparavant, le nombre de manuscrits datés sûrement italo-grecs est quasiment nul; cela ne veut absolument pas dire que la production se réduisait à zéro, mais ce n'est pas le lieu d'aborder cette question difficile. Il serait aisé, sur la suggestion des historiens, de modifier les tranches selon les

14. On trouvera de brèves indications chez R. DEVRESSE, *Les manuscrits grecs de l'Italie méridionale (histoire, classement, paléographie)* (*Studi e Testi*, 183), Cité du Vatican, 1955, pp. 17-20 et 49 (Terre d'Otrante). Pour cette dernière, v. maintenant l'article d'A. Jacob cité à la n. 79a.

15. Les trois plus importants sont: 1° le bloc de manuscrits de Calabre du Sud et de Sicile réunis au monastère du Saint-Sauveur de Messine et passés de là à la Bibliothèque Universitaire de la ville; 2° les manuscrits calabrais rassemblés en 1699-1700 par Pietro Menniti, général de l'ordre des Basiliens, et acquis en 1786 par la Bibliothèque Vaticane (le fonds des manuscrits « basiliens » a été incorporé à celui des *Vaticani graeci*: *Vat. gr.* 1963-2123); 3° le groupe de manuscrits acquis en Terre d'Otrante au début du XVII^e siècle pour le compte du cardinal Frédéric Borromée et légués dans la suite à la Bibliothèque Ambrosienne de Milan.

circonstances politiques ou économiques; tel quel, le tableau permet déjà quelques constatations intéressantes. On ne s'est pas borné à la période délimitée par le Congrès. En effet, des chiffres de ce genre ne « parlent » que par comparaison. Il faudrait, bien entendu, étendre celle-ci non seulement dans le temps, mais dans l'espace culturel byzantin. Mais cela implique une très vaste enquête, qui est loin d'être achevée.

2. Le tableau n° 2 donne une répartition chronologique des manuscrits non datés. Cette fois, on se borne à préciser les siècles et tournants de siècles; dans l'état actuel de la science, c'est déjà une gageure: les variations et les incertitudes de datation chez les auteurs sérieux sont plus d'une fois déconcertantes. Cependant, la situation est plus rassurante qu'elle n'apparaît à première vue. Tout d'abord, notre groupe de travail a maintenant une large expérience, qui confère une certaine autorité à nos estimations. La confrontation de centaines de manuscrits non datés avec les spécimens datés et entre eux permettra sûrement, dans l'avenir, des datations à la fois plus sûres et plus précises.

3. Sous le n° 3, on a calculé, pour les différentes époques, le rapport entre le nombre de manuscrits datés et non datés. Du X^e au XIV^e siècle, ce rapport est remarquablement constant. Cette constance confirme la valeur des datations proposées; inversement, elle garantit la représentativité des manuscrits datés par rapport à l'ensemble: il semble permis, à partir des seuls manuscrits datés, de tirer des conclusions quant au volume global de la production livresque, du moins entre le milieu du X^e siècle et la fin du XIV^e; les autres périodes présentent des problèmes particuliers, dans lesquels on n'entrera pas ici.

4. Enfin, comme nous nous intéressons à tous les manuscrits qui ont passé par l'Italie méridionale, qu'ils y aient été produits ou non, on fournit, sous le n° 4, les chiffres des volumes qui proviennent de la région (B) et y ont été importés peut-être (BP) ou sûrement (BI). Ce phénomène de l'importation, attesté aussi par des témoignages externes¹⁶, est culturellement capital. Mais ici, c'est moins le

16. Barthélemy de Simeri, Scholarios-Sabbas, Nicolas-Nectaire d'Otrante rapportèrent des livres de leurs voyages en territoire byzantin (sur les échanges culturels entre Italie grecque et Orient byzantin à travers les milieux monastiques, v. A. PERTUSI, *Rapporti tra il monachesimo italo-greco ed il monachesimo bizantino nell'alto Medio Evo*, dans *La Chiesa greca in Italia dall'VIII al XVI secolo. Atti del Convegno*

chiffre global qui est significatif (il est beaucoup moins sûr que les autres, et plus difficilement analysable) que l'origine et le contenu des volumes.

Revenons maintenant aux chiffres globaux de production de manuscrits. On relève d'abord la forte proportion de manuscrits datés dans l'ensemble. Ce fait a-t-il une signification et laquelle? Pour l'instant, je me borne à soulever le problème; nous manquons, en effet, des points de comparaison nécessaires.

Plus claire est la ligne d'évolution qui se dégage à partir de nos chiffres. Un siècle d'or, le XII^e (jusqu'en 1180 en tout cas), qui coïncide avec le plein épanouissement de la civilisation byzantino-normande. L'élan se poursuit, mais au ralenti, durant les trois premiers quarts du XIII^e siècle: du point de vue quantitatif, l'époque souabe est certainement moins féconde. C'est elle, cependant, qui a préparé le terrain pour l'explosion otrantaise du dernier quart du XIII^e siècle; celle-ci sort du cadre chronologique que nous nous sommes imposé, mais on ne peut l'isoler de la période précédente sans fausser la signification de l'une et de l'autre: les chiffres ont besoin d'interprétation. Au XII^e siècle, on notera une autre période « explosive », qui correspond à la belle époque de la production rossanienne et à son extension à la Sicile. Cette explosion est précédée, de 1040 à 1100, par un fléchissement, qui ne s'explique que trop bien par les troubles de la conquête normande. On me permettra une rapide digression pour signaler, dans les années 960-980, une autre efflorescence, liée, je crois, à la personnalité de Nil, qui a entraîné d'autres copistes: il ne faut pas négliger, à l'occasion, le facteur individuel.

Les remarques précédentes esquissaient déjà une répartition des livres entre les régions ou centres de production. Tâchons d'apporter quelques précisions à ce sujet.

II. RÉGIONS ET CENTRES DE PRODUCTION

La recherche codicologique permet à présent de répartir bon nombre de manuscrits italiotes par régions, voire de les rattacher, de

storico interecclesiale (Bari, 30 apr. - 4 magg. 1969), t. II (*Italia sacra. Studi e documenti di storia ecclesiastica*, 21), Padoue, 1973, pp. 473-520). Les princes normands en reçurent en cadeau (ils purent à l'occasion s'en emparer comme prises de guerre, mais le passage de Nicéas Choniates que J. NESBITT et J. WILTA citent à l'appui dans *Byz. Zeitschrift*, t. 68, 1975, p. 380, ne dit rien de tel).

près ou de loin, à un centre de production (voir en annexe le tableau II 1). Cette ventilation n'est pas également facile pour toutes les époques; elle laisse subsister encore beaucoup de points d'interrogation pour les X^e et XI^e siècles, est fort avancée pour la période normande, un peu moins pour la souabe. Je ne parle pas de la suite, où la région otrantaise, très fortement individualisée, tranche sur le caractère plus indifférencié du reste. Ces différences ne tiennent pas seulement à des progrès inégaux dans la recherche, elles sont liées aussi à des facteurs objectifs, d'ordre socio-culturel, que l'historien a pour tâche de dégager et de mettre en relief. Pour le moment, bornons-nous à aligner quelques faits. Encore une fois, il est utile de remonter en deçà de la période qui nous occupe.

Au cours du XI^e siècle, on constate, en Italie méridionale byzantine, une certaine uniformisation de la production livresque du point de vue de l'écriture et de l'ornementation. Les modèles et les formules que suivent les ateliers de copie restent d'ailleurs nettement différents de ceux de Constantinople, j'y reviendrai. Mais le point sur lequel j'attire maintenant l'attention est le suivant: il n'est pas facile, au XI^e siècle, de distinguer des aires et des centres de production, précisément parce que les produits sont peu différenciés.

La situation change à la fin du XI^e siècle. Dans la région de Rossano, avant même la fondation ou la réorganisation du fameux monastère du Patir dans les premières années du XII^e siècle¹⁷, s'affirme un style d'écriture et d'ornementation *sui generis*. L'écriture conserve des particularités locales d'orthographe et d'abréviation, mais elle semble subir, dans une certaine mesure, l'influence de la *Perlschrift* constantinopolitaine désormais en voie de dissolution; en tout cas, la décoration, elle, dans son style carminé, adopte et adapte des formules de la capitale: Batiffol l'avait bien vu¹⁸. Le style ros-

17. Un acte daté de 1042 et publié par A. GUILLOU, *Saint-Nicolas de Donnoso (1031-1060/1061) (Corpus des Actes grecs..., 1)*, Cité du Vatican, 1967, pp. 33-49, nomme, comme siégeant autour d'Eustathios Sképidès, stratège de Lucanie, les higoumènes des monastères du Père (τοῦ Πατρὸς), de l'Apôtre-André et de Maurônès. L'éditeur n'hésite pas à identifier le monastère τοῦ Πατρὸς avec celui du Patir de Rossano (p. 38 n. 3); mais, dans le contexte, l'intervention d'un higoumène d'une autre région ne s'explique guère; B. CAPPELLI, *Una data per la vita di s. Ciriaco di Buonvicino*, dans *Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata*, t. 26 (1972), pp. 131-142, a proposé une autre identification, peut-être hasardeuse. Quoi qu'il en soit, le Patir de Rossano connut une (nouvelle?) fondation au début du XII^e s.

18. P. BATIFFOL, *L'abbaye de Rossano. Contribution à l'histoire de la Vaticane*, Paris, 1891, pp. 82-85.

sanien fleurit au Patir, mais son influence s'étend vers le sud de la Calabre et jusqu'en Sicile, où, après l'occupation arabe, la production livresque renaît en même temps que la culture grecque. L'influence s'étend aussi quelque peu en direction de la Lucanie, mais là, la situation est moins claire. Cependant, si on pousse jusqu'aux limites de la région otrantaise, on discerne un style local, découvert par A. Jacob¹⁹. C'est l'écriture rectangulaire écrasée, qui — c'est un avis personnel et provisoire — marque un curieux retour, dans la deuxième moitié du XI^e siècle, à un style plus anguleux et plus archaïsant, contraire à l'évolution générale de l'écriture grecque livresque. Aussi bien, il s'agit, semble-t-il, d'une production de volume limité et de prétentions modestes à tous points de vue. Le contraste est saisissant avec la formation et l'affirmation des centres de production calabro-siciliens, des deux côtés du détroit de Messine. Il faut d'ailleurs prendre ceux-ci en bloc. Les survivances d'ornementation traditionnelle, sensibles surtout au début, et d'éventuelles particularités locales, encore à déceler, s'effacent bientôt²⁰. Cette uniformisation n'est sans doute pas étrangère à l'unification administrative des monastères sous l'autorité de l'archimandrite du Saint-Sauveur de Messine²¹. Cette institution elle-même, d'inspiration athonite, semble-t-il, est le fruit d'une initiative de la cour normande, centre de vie intellectuelle particulièrement actif. S'il y a des distinctions à faire, c'est plutôt dans les catégories de produits livresques, distinctions dans lesquelles nous n'entrons pas maintenant.

Et le reste? Eh bien, s'agissant toujours du XII^e siècle, on n'y voit pas encore très clair. Un centre comme Grottaferrata, désormais isolé, géographiquement et politiquement, de l'Italie grecque, prolonge, sans les renouveler, ses traditions locales²². Il reçoit sans doute

19. Voir A. JACOB, *Les écritures de Terre d'Otrante*, dans *La Paléographie grecque et byzantine (Colloques internationaux du C.N.R.S., 559)*, Paris, 1977, pp. 269-281.

20. Au colloque cité à la n. précédente, J. Leroy et moi-même avons présenté une communication sur *Les manuscrits en style de Reggio* (pp. 241-261), qui constituent la production la plus caractéristique, du point de vue paléographique, des *scriptoria* du détroit. Mais la plupart des autres manuscrits de Calabre du Sud et de Sicile, même s'ils ne sont pas copiés dans cette écriture caractéristique, présentent une ornementation analogue, sans parler d'autres caractéristiques codicologiques communes.

21. Pour laquelle on se reportera à M. SCADUTO, *Il monachismo...*, pp. 165-192.

22. On les reconnaît dans les manuscrits liturgiques sortis de son *scriptorium*; v. Maria Giuseppina MALATESTA ZILEMBO, *Gli amanuensi di Grottaferrata*, dans *Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata*, n. s., t. 19 (1965), pp. 39-56, 141-159; t. 27

des apports extérieurs, mais il est malaisé d'en préciser l'étendue et la date. Dans les parties de la Calabre qui échappent aux influences rossanienne et sicilienne, en Lucanie (je pense à Carbone), ailleurs peut-être (Salerne, une partie des Pouilles?), subsistent certainement des centres de production traditionnelle. Même en leur attribuant tout ce que nous n'avons pas identifié comme rossanien, calabro-sicilien et otrantais, le volume et la qualité de la production ne sont pas à comparer, semble-t-il, à ceux des foyers repérés plus haut.

III. QUELQUES ASPECTS MATÉRIELS DE LA PRODUCTION LIVRESQUE ET LEUR RAPPORT AVEC LES CONDITIONS SOCIALES ET ÉCONOMIQUES

Les matériaux avec lesquels le livre est confectionné et cette confection elle-même peuvent être révélateurs de conditionnements économiques et sociaux, voire trahir une certaine mentalité. C'est dans cette perspective que se situent les remarques suivantes.

1. *La matière: type, qualité, préparation, format*

Les matériaux utilisés à l'époque qui nous intéresse sont le parchemin, le papier et le papyrus. Nous irons du moins fréquent au plus fréquent (voir, en annexe, le tableau III).

a. Le papyrus, employé pour un texte hagiographique recopié au XII^e siècle en Sicile²³, est-il plus qu'une curieuse exception? On ne peut exclure que cette matière ait été employée dans une certaine mesure pour l'usage courant sans avoir quasiment laissé de traces, à cause de la relative fragilité et du caractère privé des copies; mais il semble difficile qu'elle ait pu concurrencer sérieusement le papier.

b. Quant à ce dernier, le pourcentage très faible des copies conservées ne reflète pas la véritable situation et ce, pour deux raisons. La première-

(1973), pp. 97-126; t. 29 (1975), pp. 3-54: compilation utile, mais qui n'analyse pas les caractéristiques de l'écriture.

23. Voir S. G. MERCATI, *Vita di s. Nifone riconosciuta nel papiro greco Fitz Roy Fenwick a Cheltenham, già Lambruschini a Firenze*, dans *Aegyptus*, t. 21 (1941), pp. 55-90 (reproduit dans S. G. MERCATI, *Collectanea byzantina*, t. II, Bari, 1970, pp. 143-179). Le fragment est actuellement à New Haven, Yale University Library (v. M. RICHARD, *Répertoire des bibliothèques et des catalogues de manuscrits grecs. Supplément I*, Paris, 1964, p. 19).

re, sûre, est la fragilité de la matière; la seconde, probable, un emploi plus large du papier pour certains types de livres de conservation plus incertaine, comme les copies d'érudits laïcs, ou moins facilement reconnaissables comme italo-grecs, parce que l'écriture et l'ornementation ne suivent pas les canons de la belle production livresque; je pense ici au cas des copies de Joannice et de son groupe, dont il sera question plus loin²⁴. On peut se demander aussi si, dans la Terre d'Otrante du XIII^e siècle, le parchemin palimpseste ne tient pas lieu de matière à écrire bon marché, à la place du papier; dans une de ses lettres à Giovanni Grasso, son correspondant otrantais, l'évêque de Corfou Georges Bardanès mentionne comme un beau cadeau de son neveu à Grasso l'envoi de papier bombycin²⁵; en manquait-on dans les Pouilles? Notons encore le fait qu'en Sicile au moins, l'emploi du papier espagnol ne semble pas une exception²⁶; cette particularité doit inciter à une vérification très soigneuse des manuscrits sur papier des XII^e et XIII^e siècles.

c. La qualité du parchemin, indépendamment de sa préparation, est nettement supérieure, dans les centres calabro-siciliens du XII^e siècle, par rapport à la période précédente et encore plus par rapport à la Terre d'Otrante; cette constatation rejoint les témoignages sur la Sicile comme exportatrice de peaux²⁷ et implique, ce qui est confirmé par les sources, de vastes troupeaux exploitables, comme ceux de l'archimandritat²⁸. La forte proportion de palimpsestes en Italie méridi-

24. V. ci-dessous, p.

25. J. M. HOECK - R. J. LOENERTZ, *Nikolaos-Nektarios von Otranto Abt von Casole (Studia patristica et byzantina, 11)*, Ettal, 1965, p. 182: « Nepos meus... ad tollendum otium quasi mercuriale quoddam tibi mittit bombycis libras viginti ».

26. Sur l'utilisation du papier espagnol pour les manuscrits grecs, v. J. IRIGOIN (et autres), *Papiers orientaux et papiers occidentaux*, dans *La paléographie grecque et byzantine* (cf. n. 19), pp. 45-54; Id., *Les conditions matérielles de la production du livre à Byzance de 1071 à 1261*, rapport présenté au XV^e Congrès Internat. des Études byz., Athènes, 1976, pp. 8-9 (de la pré-publication). Outre le *Vat. gr. 2294*, ff. 68-106, copié à Palerme en 1260/61 (ce manuscrit a été découvert par A. Jacob; nous publierons ensemble une note sur quelques manuscrits datés du XIII^e et du XIV^e siècle qui ont échappé aux recherches d'A. Turyn), j'ai repéré une dizaine de manuscrits (sans compter ceux de Joannice, sur lesquels v. les nn. 122-123) qui me semblent italo-grecs et faits de papier espagnol, mais les critères d'identification étant de maniement assez délicat, je n'ose encore me prononcer définitivement.

27. S. D. GOITEIN, *A Mediterranean Society. I. Economic Foundations*, Berkeley-Los Angeles, 1967, pp. 111-112. Id., *Sicily and Southern Italy in the Cairo Geniza Documents*, dans *Archivio storico per la Sicilia orientale*, t. 67 (1971), pp. 14-15 et 31-32.

28. SCADUTO, *Il monachismo...*, p. 189.

dionale commence seulement au XIII^e siècle, où elle est écrasante en Terre d'Otrante.

A la qualité est lié le format: les plus grands formats supposent une sélection assez sévère entre les peaux et une plus grande perte de matière. L'étude des formats en est à peine à ses débuts; pour obtenir des chiffres sûrs et susceptibles d'interprétation, il faut tenir compte d'un grand nombre de facteurs: comment retrouver le format primitif; existe-t-il des types standardisés et lesquels; sont-ils liés au contenu, à l'époque, au milieu, etc.; le nombre des variables est élevé, le choix entre elles difficile. J'ai déjà fait quelques essais, mais les chiffres obtenus ne peuvent encore être livrés tels quels. Cependant, l'une ou l'autre tendance se dégage. Il y a certainement un lien entre le type de livre et le format et ce lien semble constant. La tendance la plus nette est la suivante: ce sont surtout les collections hagiographiques destinées à la lecture publique qui présentent les plus grands formats; on en discerne facilement la raison: le texte, moins familier que celui de la Bible ou de l'office, doit être écrit grand et clair. Viennent ensuite la Bible et la littérature religieuse d'étude ou d'éducation, puis les livres destinés à l'office choral; pour le reste, la base est trop étroite pour formuler des conclusions. Il y aurait lieu, à l'intérieur des grandes catégories, de multiplier les tris et les regroupements. Pareille recherche n'est pas futile, car — c'est une vérité de bon sens — le format, joint à d'autres facteurs comme le module de l'écriture, l'espacement entre les lignes etc., conditionne l'utilisation du livre et en révèle la destination.

On se représente souvent le livre italo-grec comme un volume de plus petit format que le livre constantinopolitain. Il faudra vérifier cette impression par le calcul. Elle est probablement justifiée pour l'Italie méridionale du katépanat; elle l'est moins pour l'Italie normande; elle ne l'est certainement pas pour la Sicile du XII^e siècle. C'est du reste une constatation qui frappe d'emblée quand on étudie les manuscrits de Messine, dont l'essentiel du fonds est constitué par des volumes de cette époque et de cette région. Tout converge: volume de la production, qualité de la matière et de la préparation, formats, pour caractériser la Sicile normande comme un centre de production économiquement prospère, en net contraste avec la Terre d'Otrante du XIII^e siècle.

Enfin, un mot sur la préparation du parchemin. Même lorsqu'il s'agit de peaux de bonne qualité, elle n'atteint que rarement, y com-

pris dans les grands centres, la perfection des meilleurs produits constantinopolitains; encore faudrait-il faire la comparaison pour les mêmes époques. Plus intéressante à relever est non seulement la persistance de certaines particularités techniques archaïques ou influencées par les coutumes des ateliers latins, mais l'introduction d'une au moins de ces dernières: le renforcement au crayon des lignes de réglure, attesté d'abord et surtout dans l'aire rossanienne, s'étend quelque peu en Sicile, sans s'y généraliser²⁹.

2. Écriture et décoration

Il ne s'agit pas ici d'entrer dans de longues analyses, ni surtout de les faire en paléographe ou en historien de l'art. Mais l'écriture et la décoration reflètent elles aussi l'état de la société. De ce point de vue, il faut relever:

a. L'existence même de styles d'écriture et d'ornementation caractérisés. Elle implique et manifeste l'existence de centres suffisamment importants pour que s'y crée, s'y développe et s'y perpétue une tradition graphique propre, transmise par enseignement et (ou) imitation, processus malheureusement encore peu étudiés et peu connus, au moins dans le domaine de la minuscule grecque. Sous cet angle, la société de l'Italie byzantine apparaît nettement plus fractionnée que celle de l'Italie normande et souabe.

b. Certains traits de ces styles. Ici aussi, il est opportun de procéder par comparaison et opposition entre l'Italie byzantine et celle des Normands et des Souabes. La première n'est guère touchée par les grandes modes paléographique et décorative de la capitale, c'est-à-dire l'écriture perlée (*Perlschrift*) et le style d'ornementation fleuri (*Blütenblattstil*). Ses écritures — car au X^e siècle au moins persiste une assez grande variété de styles — continuent, en les durcissant et en les « provincialisant », celles utilisées dans l'empire byzantin à la fin du IX^e siècle et dans les premières décennies du X^e. Sa décoration fait de même, tout en subissant, elle, une nette influence de l'art occidental, précarolingien et carolingien; elle devient ainsi plus typique que l'écriture elle-même et constitue un critère d'identification plus aisé et plus sûr. L'évolution de l'écriture, plus sensible que celle de l'ornementation, est quelque peu parallèle à celle de Constantinople, dans le sens d'une plus grande aisance, qui peut dégénérer en relâche-

29. Julien Leroy prépare une étude sur ce sujet.

ment; mais, — c'est un avis provisoire —, elle reste indépendante des modèles de la capitale et suit un rythme plus lent; on constatera le même phénomène dans le contenu de certains types de livres.

Paradoxalement, c'est l'Italie normande qui, dès ses débuts, se rouvre à l'influence constantinopolitaine. Celle-ci est incontestable dans le nouveau style de décoration carminé qui, à Rossano, en Calabre méridionale et en Sicile, coexiste avec le style polychrome traditionnel puis tend à le supplanter. Pour l'écriture, le problème est plus délicat. Il n'est peut-être pas nécessaire de postuler une influence importante de la capitale sur la naissance et le développement des écritures de Rossano et de Reggio. Mais les copistes de l'aire calabro-sicilienne utilisent aussi dans les livres des écritures plus cursives et plus évoluées, beaucoup moins reconnaissables que les styles italo-grec traditionnel, rossanien et calabro-sicilien dit de Reggio. Y verrons-nous une marque de pénétration byzantine? Avant de répondre par l'affirmative, il faudra étudier les rapports, dans l'Italie méridionale du X^e au XIII^e siècle, entre l'écriture des actes privés ou de chancellerie et celle des livres. Il se pourrait que, dans l'apparition et la relative diffusion d'écritures plus cursives, de « mains d'érudits », nous tenions un symptôme, non d'une influence extérieure, mais d'une plus grande pénétration réciproque de deux milieux locaux: celui des copistes de livres et celui des rédacteurs de documents; il faudra alors se demander si cette pénétration a des causes et des conséquences d'ordre social et culturel.

Des problèmes analogues se posent à propos de la production otrantaise. Nettement traditionnelle par le type d'écriture et d'ornementation — sans parler du contenu — aux XI^e-XII^e et XII^e siècles, elle subit une profonde modification au cours de la première moitié du XIII^e, pour éclater dans toute sa spécificité baroque durant les dernières décennies du siècle. Dans ce cas-ci également, il faudra pousser l'enquête du côté des milieux de notaires et de fonctionnaires de chancellerie et tâcher de démêler la part des influences constantinopolitaines (la *Fettaugen-Mode*), latines et locales.

IV. LE CONTENU DES LIVRES

Si le livre est un objet matériel, justiciable d'une étude archéologique, sa fonction essentielle est quand même de porter un texte. Au moment où on le transcrit, ce texte est aussi, sauf cas exception-

nels (pièce de collection ou offrande pieuse), destiné à la diffusion. Plus tard le livre peut redevenir — ce fut certainement le cas en Italie méridionale — un objet plus ou moins précieux que son possesseur garde, sans s'en servir, par respect irraisonné et craintif, par sens jaloux de la propriété ou simplement par inertie. Le livre mort est une aubaine pour le philologue; l'Italie méridionale a ainsi sauvé, et pas seulement par ses palimpsestes, des textes et des traditions textuelles laissés pour compte par le courant intellectuel plus impétueux de la capitale. Mais ce qui nous intéresse ici, c'est le livre vivant, lu, prêté, multiplié, instrument et expression de culture.

Il faudrait combiner étude quantitative et qualitative, tâcher d'apprécier la part et le poids de chaque auteur lu, étudié, commenté, établir des rapports entre l'ancien et le neuf, la tradition et la création, les oeuvres importées et les produits locaux, distinguer les niveaux sociaux et culturels, apprécier les interactions entre langues et cultures dans une région où, à côté du grec, du latin et de l'arabe, il faut encore tenir compte d'apports égyptiens, syro-palestiniens, arméniens et slaves. Il va de soi que je devrai me contenter de poser quelques jalons, et surtout beaucoup de questions.

A. L'aspect quantitatif

D'un point de vue quantitatif, voici ce que j'ai commencé à faire. Pour pouvoir comparer la composition des bibliothèques médiévales d'après les inventaires, les fonds actuels et les autres sources de renseignements, j'ai réparti les volumes, du point de vue du contenu et de la fonction, en quelques grandes catégories. Ce sont les suivantes.

1. Les livres destinés aux divers offices liturgiques: la liturgie eucharistique, l'office des heures, l'administration des sacrements, les cérémonies liées à certaines fêtes, certaines dignités, certaines circonstances de la vie.

2. L'Écriture Sainte. Il y aurait intérêt, pour cette catégorie, à distinguer entre les livres d'utilisation liturgique et ceux destinés à la lecture privée ou à l'étude. Au premier genre se rattachent évidemment les psautiers adaptés à la récitation chorale et les lectionnaires de l'Ancien et du Nouveau Testament: ces livres abondent dans les inventaires. D'autre part, lorsque des exemplaires du texte suivi sont glosés ou entourés de commentaires, il est clair qu'ils servent plutôt à la lecture méditée ou à l'étude individuelle. Mais d'assez

nombreux exemplaires du texte suivi de l'Ancien et surtout du Nouveau Testament ont été, eux aussi, adaptés de seconde main à la lecture liturgique. Les anciens inventaires omettent bien entendu de le préciser; souvent même, ils distinguent mal le texte suivi du lectionnaire. Dans les relevés statistiques, on décidera, selon les cas, s'il y a moyen ou non de scinder la catégorie.

3. Les collections hagiographiques et homilétiques. Cette section comprend les collections de passions, de vies de saints et d'homélies rangées dans l'ordre de l'année liturgique, en vue de la lecture publique. L'identification et le classement des livres restants ne présente guère de difficultés, grâce à l'oeuvre monumentale d'A. Ehrhard³⁰. Mais les inventaires se contentent le plus souvent d'indications générales et vagues, qu'on ne peut utiliser que pour des évaluations globales.

4. La littérature d'édification anonyme. La littérature d'édification forme un genre assez caractéristique, fort apprécié, bien entendu, des milieux monastiques. Pour des raisons pratiques, il faut parfois joindre à la littérature hagiographique les oeuvres et les collections qui, dans les inventaires et même dans les manuscrits, se présentent sous forme anonyme. C'est le cas de la littérature qui se rapporte aux anciens pères du désert: vies des pères (y compris l'*Histoire Lausiaque* et l'*Histoire des moines*), collections d'apophtegmes et de récits pieux, tout cela décrit vaguement sous le nom de *lausiaca*, *vitae patrum*, *gerontica*, *paterica*. Ce sont aussi des florilèges ascétiques que les manuscrits et les inventaires affublent de l'une ou l'autre dénomination, comme celle de *melissa*.

5. La littérature religieuse par auteurs. Cette section englobe les périodes patristique et byzantine, ainsi que des domaines et des formes d'exposition divers; du point de vue de la forme: traités, homélies ou lettres; du point de vue du fond: théologie d'exposition ou de controverse, commentaires de l'Écriture, littérature d'édification. La caractéristique commune est que le livre est centré sur la personne d'un auteur déterminé, qui jouit, dans son domaine, d'une réputation et d'une diffusion qu'il est intéressant de mesurer, quand c'est possible.

30. A. EHRHARD, *Überlieferung und Bestand der hagiographischen und homiletischen Literatur der griechischen Kirche...* (Texte und Untersuchungen, 50-52), Leipzig, 1937-1952.

6. Le reste. Les catégories qui précèdent forment les gros bataillons des bibliothèques médiévales d'Italie du sud, telles que nous les connaissons. Leur composition révèle les bases de la culture courante, diffusée de manière capillaire par ceux qui avaient accès au livre. Tout le reste peut, d'un point de vue quantitatif, être rangé sous une seule catégorie; mais, d'un point de vue qualitatif, c'est la plus intéressante; par ce qu'on y trouve et ce qu'on n'y trouve pas, on peut espérer discerner les particularités de l'évolution de la vie intellectuelle plus originale. C'est donc ici que je range, provisoirement, tout ce qui se rapporte à: la grammaire, la lexicographie, la rhétorique, la philosophie; les sciences mathématiques, physiques, naturelles (y compris la musique, l'astrologie, l'alchimie); le droit; la médecine; la géographie; l'histoire, avec laquelle nous entrons dans le domaine de la littérature: poésie, théâtre, roman, discours et lettres des époques classique, post-classique et byzantine. J'y mets aussi les volumes de miscellanées, qui, à un niveau plus ou moins élémentaire, réunissent des oeuvres ou des extraits qui se rapportent à différents genres; il y aurait des indications à en tirer sur la mentalité médiévale.

En utilisant ces diverses catégories, qu'il faut parfois regrouper, parfois subdiviser, j'ai commencé à dresser des tableaux statistiques. Celui reproduit en annexe sous le n° IV est un premier essai. Il présente, sous forme chronologique, la répartition en genres des manuscrits reconnus comme italo-grecs, en mêlant datés et non datés. La même répartition est proposée pour le seul tableau d'ensemble ancien que nous possédions, celui des bibliothèques monastiques de Calabre au milieu du XV^e siècle, tel que l'a consigné le *Liber Visitationis* d'Athanase Chalkéopoulos³¹. C'est en vue de la comparaison entre le *Liber* et le fonds actuel de manuscrits italo-grecs que j'ai fixé comme limite, pour ces derniers, le début du XV^e siècle.

Plus que des conclusions, il faut dégager de ce tableau des directions de recherche, qui conduiront à reprendre et à approfondir la tentative. Voici, à titre provisoire, l'une ou l'autre remarque. Les chiffres globaux de l'état actuel et du *Liber* ne sont pas très éloignés apparemment, mais le second omet les bibliothèques non monastiques (quantité négligeable à l'époque) et surtout se borne à la Calabre, où, par surcroît, manque le fonds important du Patir; il y a donc eu, du XV^e siècle à nos jours, des pertes encore très sensibles. La compa-

31. Publié par M.-H. LAURENT et A. GUILLOU (v. la n. 7).

raison par genres entre le *Liber* et l'état actuel est-elle possible? Elle serait faussée si la répartition des manuscrits calabrais différait nettement de celle des manuscrits des autres régions. Pour vérifier cette dernière hypothèse, j'ai dressé le tableau reproduit en annexe sous le n° V; pour les XI^e-XIII^e siècles, il tente une répartition des manuscrits par centres et contenu. Les différences significatives apparaissent dans la région de Rossano, pour les quatre premières catégories, et dans celle d'Otrante, pour la dernière. S'agissant de celle-ci, où prédominent largement les matières profanes, le phénomène était déjà connu; il s'affirme à partir du XIII^e siècle; on en tiendra compte dans les comparaisons. Parmi les manuscrits de style « rossanien », la proportions de livres liturgiques est nettement plus basse que la moyenne, celle des auteurs patristiques plus élevée; cette particularité curieuse mérite un examen plus approfondi; pour la comparaison, elle demande de rectifier légèrement les chiffres. Mais, compte tenu de ces corrections, la répartition par genres présente encore des différences significatives entre le *Liber* et le fonds actuel. Elles regardent les livres liturgiques, la littérature religieuse et la littérature technique et profane. Un facteur commun de déséquilibre a joué: l'intérêt des collectionneurs. Les livres d'office conservés aujourd'hui sont les fruits de rafles ou de rassemblements tardifs, quand la plus grosse part avait déjà péri. Au contraire, les littératures religieuse et profane, recherchées par les humanistes et les théologiens, sont sur-représentées dans le fonds actuel. Par contre, elles sont probablement sous-représentées dans le *Liber*, car, au milieu du XV^e siècle, les moines, réduits à un état lamentable d'ignorance, avaient dû laisser périr d'abord des livres dont le contenu leur était parfaitement inaccessible.

La comparaison par siècles montre la part de plus en plus importante, dans le fonds actuel, des manuscrits liturgiques. Le phénomène n'est pas dû à une production croissante, mais au fait, déjà signalé, que les livres d'office s'usent et se renouvellent rapidement. La différence de pourcentage entre le X^e et le XIV^e siècles donne une idée de ce qui a été perdu. Le même processus, mais dans une moindre mesure, a dû se vérifier pour d'autres catégories; il faudrait, pour comparer les différents pourcentages, appliquer des coefficients de correction qui restent à fixer. A l'intérieur d'un même genre, il semble que le gros des collections hagiographiques s'est constitué du X^e au XII^e siècle; après quoi, les moines vécurent sur leur acquis, puis abandonnèrent progressivement la lecture publique d'édification. La

même évolution se vérifia sans doute pour la littérature religieuse; il est probable que la décadence commença plus tôt. Pour la littérature technique et profane, le XIII^e siècle marque un tournant; en fait, le changement ne s'affirme pleinement que dans le dernier quart du siècle: à partir de ce moment, la production otrantaise prend largement l'avance sur les autres et c'est chez elle qu'on trouve un haut pourcentage de littérature profane.

B. L'aspect qualitatif

Il faudrait maintenant, à propos de chaque auteur, de chaque collection, tenter une analyse plus fine de sa diffusion en Italie méridionale. Il faudrait aussi recenser et apprécier la production locale. Dans ces deux domaines, les travaux d'approche, les analyses partielles, les remarques occasionnelles ne manquent pas, mais il y a encore beaucoup à faire avant de dresser un bilan complet et organique. Les matériaux présentés ici ne sont que rarement le fruit d'une recherche personnelle, mais on s'est efforcé d'en dégager les implications socio-culturelles.

1. *Les livres liturgiques*

Les livres dits « de chœur » — ils étaient du reste souvent conservés à l'église — ont une destination pratique. Leur utilisation parfois journalière, en tout cas répétée, entraîne usure et renouvellement. Ils reflètent donc bien, en principe, un milieu restreint et déterminé, à une époque donnée. Si on peut identifier ce milieu, on dispose de bons indicateurs sur la diffusion, dans le temps et dans l'espace, de certaines traditions et influences. L'étude archéologique du livre et l'analyse du contenu s'épaulent alors de manière particulièrement heureuse, comme le montrent les travaux d'A. Jacob. C'est de ceux-ci que je m'inspire pour le tableau qui suit; il est basé avant tout sur l'évolution du formulaire de la liturgie chrysostomienne, sur laquelle le spécialiste que je viens de citer publiera bientôt un ouvrage fondamental³².

Dans l'histoire du formulaire chrysostomien, deux périodes s'opposent: le X^e et la plus grande part du XI^e siècle d'un côté, les

32. Une refonte de sa thèse: A. JACOB, *Histoire du formulaire grec de la Liturgie de saint Jean Chrysostome* (thèse de doctorat en philosophie et lettres), Louvain, 1968 (dactylogr.).

siècles suivants de l'autre. La première est celle de la recension ancienne. Deux types de formulaire nettement différents peuvent être localisés: le premier à Constantinople et dans sa zone d'influence, le second en Italie méridionale. Relativement isolées du centre ecclésiastique de l'empire à partir du X^e siècle, les églises et les abbayes italo-grecques développent, à partir du formulaire byzantin antérieur et d'éléments de traditions orientales (syro-palestiniennes surtout), des formulaires propres. Ils sont nettement moins uniformes que l'ancienne recension constantinopolitaine et présentent un accroissement notable du nombre et de l'étendue des rubriques; ce phénomène semble refléter, lui aussi, un état d'isolement et de particularisme. On n'a guère conservé, de cette période, que des témoins calabrais. Mais, grâce au conservatisme des pratiques liturgiques, des euchologes de la période suivante ont gardé la trace très nette de particularismes locaux, notamment dans la région du détroit de Messine, qui se confirme comme aire culturelle distincte. Le cas des Pouilles est quelque peu différent. Il est vrai que l'ancienne production régionale a presque entièrement disparu; mais il semble que, dans le courant du XI^e siècle, dès avant l'établissement définitif de la domination normande, les autorités ecclésiastiques locales ont eu le souci de s'informer des nouveaux usages liturgiques de la capitale et de les adopter ou les adapter³³. Aussi bien, le talon de la botte italienne est, en raison de sa position géographique, plus sensible aux influences extérieures que les zones intérieures de la Calabre.

Nous arrivons ainsi à la période qui nous intéresse directement. Elle est marquée, du point de vue de la liturgie chrysostomienne, par la fixation, à Constantinople, de la recension nouvelle et définitive et par la pénétration progressive de celle-ci en Italie méridionale. C'est donc au moment où les églises italiotes sont soustraites, juridiquement mais non de cœur, à l'autorité de Constantinople, qu'elles s'ouvrent à l'influence de sa pratique liturgique. Mais si le schéma général de la liturgie devient constantinopolitain, beaucoup de particularités restent italo-grecques. Il devient même possible de vérifier sur un grand nombre de témoins localisables l'existence d'aires de diffusion bien déterminées et d'analyser les influences multiples et complexes de l'une sur l'autre. Ce n'est pas un hasard, sans doute, si le

33. Comme en témoigne la lettre d'un patriarche de Constantinople à l'évêque Paul de Gallipoli (éditée par I. COZZA-LUZI, *Excerpta e Typico Casulano*, dans *Nova Patrum Bibliotheca*, t. X 2, Rome, 1905, pp. 149-176).

premier témoin italo-grec de la nouvelle recension constantinopolitaine à l'état pur est un rouleau de luxe de la fin du XI^e ou du début du XII^e siècle, copié dans le diocèse de Salerne (*Vat. Borgianus gr.* 27): cette ville côtière est plus ouverte aux apports extérieurs. Un peu plus tard, le fameux euchologe copié au Patir (*Vat. gr.* 1970), oeuvre de documentation érudite plus qu'exemplaire de choeur — mais cet aspect lui-même est intéressant à relever — est le seul manuscrit italo-grec à nous avoir conservé le texte de la recension constantinopolitaine ancienne, à côté de celui des liturgies italo-grecque (Pierre), alexandrine (Marc) et syro-palestinienne (Jacques). Il est clair que la liturgie byzantine a été puisée à un exemplaire importé du territoire de l'empire.

Mais ces cas sont isolés. La masse des témoins se répartissent en groupes qui correspondent aux aires culturelles connues. Deux zones principales s'opposent: les Pouilles, ou plus précisément la Terre d'Otrante, d'une part; après avoir subi très fort l'influence constantinopolitaine au point de départ, elle connaît dans la suite un regain des traditions locales. La Sicile et la Calabre de l'autre. L'ampleur et la rapidité avec lesquelles y pénètre la nouvelle recension constantinopolitaine diffèrent selon les régions; c'est ainsi qu'on peut opposer le beau rouleau de Salerne à un euchologe contemporain, daté de 1090 (*Cryptensis Z. δ. II*); celui-ci, produit fruste d'un petit monastère calabrais isolé, représente, malgré certaines contaminations de la nouvelle recension, un des derniers vestiges de l'ancienne recension italo-grecque. Il n'est pas question ici de suivre l'évolution en détail. Relevons quelques particularités qui illustrent notre propos. C'est la présence, dans l'aire de diffusion de l'écriture de Reggio, d'un groupe de manuscrits³⁴ qui conservent pour la prothèse une tradition ancienne, peut-être antérieure à la conquête arabe, et l'opposent sciemment à la pratique constantinopolitaine, dont ils subissent néanmoins l'influence. C'est, plus au nord, jusqu'aux limites de la Lucanie, de développement d'un autre type de prothèse, qui deviendra le type calabrais commun³⁵. Dès le XII^e siècle, on constate, dans les euchologes calabrais et calabro-lucaniens, un croisement d'influences constantinopolitaines, locales, calabro-siciliennes, otrantaises; à partir de

34. Parmi les représentants les plus typiques, citons le *Cryptensis Γ. β. II*, l'*Oxon. Bodleianus* Auct. E. 5. 13, le *Vat. Barb. gr.* 316, tous trois du XII^e siècle, et le *Vat. gr.* 1811, daté de 1147.

35. Le *Vat. gr.* 1863 en est un bon témoin.

la fin du siècle, c'est dans l'écriture que se manifeste un phénomène similaire³⁶.

Il faudrait encore évoquer, à côté de l'influence constantinopolitaine, la pénétration de certains usages latins. Pour celle-ci, le terrain de choix est la Terre d'Otrante, où s'établit une forme de biritualisme. C'est là qu'un public latin s'intéresse aux textes liturgiques byzantins: pensons à la recension otrantaise de la traduction de Léon Toscan³⁷ et aux traductions de Nicolas-Nectaire d'Otrante³⁸, personnage que nous retrouverons encore plusieurs fois.

Enfin, un élément plus inattendu est la persistance d'apports orientaux³⁹. Elle se manifeste, dans la Calabre du XII^e siècle, par l'adoption de la formule palestinienne *Ἐνωσις πνεύματος ἁγίου*⁴⁰.

L'évolution du formulaire chrysostomien est un cas privilégié et encore peu connu; c'est pourquoi je me suis étendu sur les recherches si riches et si suggestives d'A. Jacob. D'autres secteurs de la liturgie sont moins féconds ou moins explorés; on comprendra que je les laisse de côté. J'éprouve davantage de remords à passer sous silence la production hymnographique et musicale. Mais, dans ce domaine, il y a encore beaucoup à faire pour dater et localiser les manuscrits, préciser les attributions, démêler les influences, retrouver les filiations⁴¹. C'est

36. Dont il faudrait approfondir l'étude. J'en verrais un exemple dans l'écriture (ou plutôt les écritures) de Romanos, abbé d'Ullano en Calabre, à la fin du XIII^e siècle: v. A. TURYN, *Codices Graeci Vaticani saeculis XIII et XIV scripti annorumque notis instructi* (*Codices e Vaticanis selecti quam simillime expressi...*, 28), Cité du Vatican, 1964, pl. 45-47, et cf. Id., *Dated Greek Manuscripts of the Thirteenth and Fourteenth Centuries in the Libraries of Italy*, vol. 2. *Plates*, Urbana-Chicago-Londres, pl. 46-47.

37. A. JACOB, *La traduction de la Liturgie de saint Jean Chrysostome par Léon Toscan. Édition critique*, dans *Orientalia Christiana Periodica*, t. 32 (1966), pp. 111-162.

38. A. JACOB, *La traduction de la Liturgie de saint Basile par Nicolas d'Otrante*, dans *Bulletin de l'Institut Historique Belge de Rome*, t. 38 (1967), pp. 49-107.

39. Ceux-ci sont anciens: ils remontent à l'immigration de Melkites syriens, palestiniens et égyptiens à partir du VII^e siècle (v. A. JACOB, *Deux formules d'immixtion syro-palestiniennes et leur utilisation dans le rite byzantin de l'Italie méridionale*, dans *Vetera Christianorum*, t. 13, 1976, pp. 29-64); mais ce qui nous intéresse ici, c'est la persistance du phénomène; il faut peut-être le mettre en relation avec les pèlerinages de moines italiotes en Terre Sainte; cf. aussi ce qui est dit plus loin à propos de l'Écriture Sainte et des Synaxaires.

40. JACOB, *Deux formules...*, pp. 63-64.

41. Les *Analecta hymnica graeca e codicibus eruta Italiae inferioris* Joseph SCHIRÒ *consilio et ductu edita* (Rome, 1966 sv.) fournissent des matériaux très utiles, mais

alors seulement qu'on pourra faire des rapprochements utiles avec d'autres secteurs de la production livresque.

2. *L'Écriture Sainte*

Les manuscrits bibliques offrent à la recherche une matière très copieuse. Elle a déjà fait l'objet de listes et d'analyses nombreuses et fouillées. Mais le caractère stéréotypé du genre littéraire et l'enchevêtrement des traditions textuelles rendent malaisée, sinon impossible, une histoire concrète de la reproduction et de la diffusion des livres scripturaires. S'agissant des manuscrits byzantins du Nouveau Testament ^{41a}, c'est quand même l'Italie méridionale, avec le fameux groupe Ferrar, qui présente le seule famille aux traits nettement individualisés ⁴². Ce type de texte, qui semble avoir des liens avec la Palestine, est déjà attesté en Italie au début du XI^e siècle ⁴³ et continue à s'y répandre au cours des XI^e et XII^e. Mais quand, où, comment y fut-il introduit? ⁴⁴ Il pourrait, comme les particularités liturgiques mentionnées plus haut, témoigner d'un courant d'échanges ininterrompu entre la Terre Sainte et les régions qui nous intéressent, courant alimenté notamment par les pèlerinages et dont on trouvera peut-être un autre indice dans la diffusion d'une famille de Synaxaires ⁴⁵.

cette entreprise, si méritoire de ce point de vue, ne s'est pas encore attaquée aux problèmes que je viens d'évoquer. Par contre, Enrica Follieri, dans les articles nombreux et fouillés qu'elle a consacrés à la production hymnographique, y est très attentive; souhaitons qu'elle nous donne le paragraphe qui manque ici.

41a. Pour l'Ancien Testament, on peut relever un cas intéressant, mais isolé et antérieur à la période qui nous occupe. Le *Cryptensis* A. γ. I (sigle 392), de la fin du X^e siècle, contient une recension mixte du livre d'Esther. R. BACCHISIO MOTZO (*Il testo greco di Ester in un manoscritto di Grottaferrata*, dans *Miscellanea Amelli*, Mont-Cassin, 1920, pp. 17-23; reproduit dans ID., *Ricerche sulla letteratura e la storia giudaico-ellenistica*, Rome, 1977, pp. 111-117) croit que la contamination a été faite par le copiste lui-même. Mais ce type de texte n'a pas eu de descendance que l'on sache.

42. V. le dernier état de la question chez J. DUPLACY, *Bulletin de critique textuelle du Nouveau Testament*, dans *Recherches de Sciences religieuses*, t. 51 (1963), pp. 456-462.

43. Cf. IRIGOIN, *L'Italie méridionale...*, p. 48: le plus ancien témoin daté est le *Scorialensis* y. III. 5 de 1013. Mais il faut peut-être remonter un peu plus haut avec l'*Athen. Bibl. Nat.* 74, datable de la fin du X^e siècle.

44. Peu de temps avant les premiers témoins datés, pense IRIGOIN, *loc. cit.* Je dirais seulement: entre le VII^e et la fin du X^e siècle.

45. Cf. ci-dessous la n. 54.

3. *L'hagiographie et l'homilétique*

Nous avons déjà noté que les collections hagiographiques et homilétiques, surtout lorsqu'elles suivent le schéma de l'année liturgique, s'apparentent par la destination aux livres de chœur. C'est particulièrement vrai des Synaxaires, ces recueils de notices brèves sur la vie des saints du jour, dont le *Liber Visitationis* signale de nombreux exemplaires. Mais avant de parler des Synaxaires, disons un mot des collections de vies intégrales, logiquement et historiquement antérieures. Dans son *magnum opus*, A. Ehrhard a déjà fait deux observations qui touchent à notre propos. D'une part, l'Italie méridionale byzantine (je parle toujours de celle connue par les manuscrits) développe, à partir de prototypes communs à l'empire, une série de collections qui lui sont propres: le calendrier est typiquement byzantin, mais le choix des péricopes scripturaires reflète encore l'usage de Jérusalem⁴⁶. D'autre part, elle résiste, dans une mesure très sensible⁴⁷, à l'engouement qui, à Constantinople et dans sa sphère d'influence, multiplie, à partir du début du XI^e siècle, les exemplaires du ménologe de Syméon Métaphraste, la grande collection qui devait supplanter et faire périr quantité de volumes plus anciens. C'est au XII^e siècle seulement que, dans les centres de Rossano et du détroit, on copie le Métaphraste, et toujours moins que dans la capitale. Je cite deux faits qui me semblent liés à ce phénomène. Au XI^e siècle, — je n'ai pu encore déterminer exactement quand ni comment, — un centre de l'Italie méridionale importe, du Stoudios, une série de ménologes prémétaphrastiques, qui, plus tard, seront utilisés à Grottaferrata⁴⁸; n'est-ce pas parce que ces volumes, désormais passés de mode à Constantinople, sont encore fort appréciés en Italie? Mais plus tard, sans doute au XII^e siècle, le monastère du Patir acquiert une belle collection, presque intégrale, du ménologe métaphrastique⁴⁹:

46. EHRHARD, *Überlieferung*, I, pp. 286, 292-293.

47. EHRHARD, *Überlieferung*, II, p. 693.

48. Ce sont les *Vat. gr.* 1660, 1667, 1669, 1671 et 1675, annotés et complétés à plusieurs reprises par des mains qui se retrouvent tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. Il faut sans doute y joindre le *Vat. gr.* 2079, qui provient lui aussi de Grottaferrata. Je prépare une note sur les vicissitudes de ces volumes.

49. Déjà signalée par EHRHARD, *Überlieferung*, II, p. 682, qui la range parmi celles de luxe (cf. p. 689). Ce sont les *Vat. gr.* 2037-2040 et 2043-2045, identifiés par Ehrhard, et le *Vat. gr.* 1995 (octobre), dont l'appartenance au groupe lui a échappé. Il ne manque que deux volumes, le 8^e (janvier, 2^e partie) et le 9^e (février-avril). Je daterais l'ensemble de la fin du XI^e siècle.

le parchemin, l'écriture et la décoration ne laissent pas de doute sur l'origine constantinopolitaine; la mode a changé, on préfère maintenant le « best-seller » de la capitale. Plus tard encore, au XIII^e siècle, c'est toujours au Patir que nous trouvons un exemplaire du ménologe impérial A⁵⁰, mais cette fois, le volume présente des caractéristiques techniques occidentales (cahiers qui combinent le parchemin et le papier; renforcement des réglures à l'encre).

L'histoire des Synaxaires, débrouillée pour l'essentiel par H. Delehayé⁵¹, offre elle aussi matière à réflexion. Le Synaxaire, né au X^e siècle (il en reste de rares spécimens), s'est divisé en recensions distinctes au XI^e; toutes suivent le calendrier liturgique propre à Constantinople, même si, par certaines suppressions et additions, l'une d'elles (F*) a été adoptée à l'usage d'une autre région, probablement dans le sud de l'Asie mineure. Mais, contrairement aux grandes collections, il n'y a jamais eu, selon Delehayé, de Synaxaire italo-grec proprement dit. Il y a bien une famille (C*) composée exclusivement de manuscrits italo-grecs, mais elle ne reflète que de manière adventice les traditions littéraires de l'Italie méridionale: c'est-à-dire que les mentions de saints locaux sont, sauf une exception, ajoutées en marge et qu'elles se contentent de renvoyer à des vies longues ou à des notices brèves, parfois intégrées aux grandes collections, plus souvent insérées après coup dans des volumes hagiographiques ou liturgiques, ou encore recopiées en petits fascicules séparés, dont beaucoup ont péri. D'autre part, les manuscrits de la famille C* datent, pour la grande majorité, des XI^e-XII^e et XII^e siècles, et sont localisables dans l'aire calabro-sicilienne, tandis que les exemplaires plus récents (*Ambrosianus* B 104 sup. et *Neapol. Bibl. Nat.* II C 31) témoignent d'une extension vers les Pouilles; on en conclura que, selon toute probabilité, l'archétype de la famille C* a été importé de Constantinople, à la faveur d'une plus grande ouverture aux influences byzantines. Il faut se garder toutefois de conclusions prématurées sur l'époque de pénétration du Synaxaire en Italie méridionale et sur ses voies de diffusion. Le monastère de Carbone, aux confins de la Calabre et de la Lucanie, possédait un Synaxaire du XI^e ou XI^e-XII^e siècle (le *Cryptensis* B. γ. V) qui semble de facture italo-grecque et se rat-

50. Le *Vat. gr.* 1991, ff. 126-151: v. EHRHARD, *Überlieferung*, III, pp. 364-365.

51. *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae e codice Sirmondiano... cura et studio* H. DELEHAYE (*Propylaeum ad Acta Sanctorum Novembris*), Bruxelles, 1902; v. les *prolegomena*, coll. I-LXXVI.

tache à une autre famille (B*), également d'origine constantinopolitaine, où se range notamment le fameux Synaxaire illustré (*Vat. gr.* 1613) connu sous le nom de ménologe de Basile⁵². D'autre part, un Synaxaire du XI^e-XII^e siècle⁵³ atteste la pénétration en Italie méridionale d'une famille (F*) qui semble d'origine micrasiatique et dont les plus anciens témoins ont séjourné à Chypre⁵⁴. Enfin, on peut se demander si les trois *mitilinea* mentionnés pas le *Liber Visitationis*⁵⁵ ne sont pas des Synaxaires de la famille M*, dont certains témoins récents portent ce nom⁵⁶.

52. A la même famille se rattachent trois Synaxaires italo-grecs plus récents, les Cryptenses B. γ. I, B. γ. II, B. γ. III.

53. Le *Vat. gr.* 2095 (inconnu de Delehay), dont l'écriture et les caractéristiques codicologiques semblent garantir l'origine italo-grecque; il paraît très proche du ms. F (*Laur. S. Marci* 787). Un autre membre de la famille, le *Cryptensis* B. γ. XVIII (identique au Δ. α. XXXII), menée à synaxaires de la fin du XII^e siècle, est de provenance italiote, mais je ne saurais dire, actuellement, s'il s'agit d'un exemplaire importé ou copié sur place; si je ne m'abuse, son écriture, comme celle d'autres manuscrits conservés en Italie du Sud, s'apparente, par l'encre, le module et les formes, à celle de beaucoup de membres de la « famille 2400 » du Nouveau Testament; or, les liens de celle-ci avec Chypre ne semblent plus faire de doute: v. A. CUTLER - Annemarie WEYL CARR, *The Psalter Benaki* 34.3, dans *Rev. des Études byzant.*, t. 34 (1976), pp. 281-323. Je reviendrai sur ce problème très intéressant.

54. Le fait est bien attesté pour le *Parisinus gr.* 1590 et probable pour le *Laurentianus S. Marci* 787 (daté de 1050). Il faudrait pouvoir déterminer exactement le lieu d'origine de ce dernier, aux caractéristiques apparemment italo-grecques; DEVREESSE (*Les manuscrits...*, p. 32 n. 10) identifie trop vite le monastère de la Θεοτόκος τοῦ Καλαμίου, où il a été copié, avec la laure palestinienne de Kalamôn: cf. J. DARROUZÈS, dans *Revue des Études byzantines*, t. 15 (1957), pp. 144-145, et R. JANIN, *Les églises et les monastères des grands centres byzantins (Géographie ecclésiastique de l'empire byzantin)*, Paris, 1975, pp. 154-155. Quoi qu'il en soit, les témoins italo-grecs de la famille fournissent peut-être un nouveau témoignage des relations entre les milieux palestiniens (et palestino-chypriotes) et l'Italie méridionale.

55. LAURENT - GUILLOU, *Le Liber...*, pp. 34, 32; 36, 5; 53, 30 (cf. l'index, p. 332).

56. Voir J. DARROUZÈS, *Les calendriers byzantins en vers*, dans *Revue des Études byzantines*, t. 16 (1958), pp. 59-84 (reproduit dans J. DARROUZÈS, *Littérature et histoire des textes byzantins*, n° IV, Londres, 1972), et Enrica FOLLIERI, *Il calendario giambico di Cristoforo di Mitilene secondo i mss. Palat. gr. 383 e Paris. gr. 3041*, dans *Analecta Bollandiana*, t. 77 (1959), pp. 245-304 (Mlle Follieri m'a suggéré le rapprochement, dont je lui suis reconnaissant). A vrai dire, aucun des manuscrits M* signalés jusqu'à présent ne présente d'indice clair d'origine italo-grecque, mais C. Giannelli a relevé l'imitation du *Synaxaire métrique* de Christophe par Nicolas d'Otrante: C. GIANNELLI, *Ramenta byzantina*, dans *Classica et mediaevalia*, t. 17 (1956) (= *Mélanges Carsten Høeg*), pp. 35-41. Mais quel que soit le sens exact de *mitileneum* dans

A propos de la littérature hagiographique propre à l'Italie normande et souabe, on a évoqué plus haut les conditions précaires de sa transmission, dues à son exclusion des grandes collections et, il faut l'ajouter, au caractère très localisé du culte des saints italiotes. C'est ainsi que, dans la masse de la production des livres d'hagiographie, la part des Vies italo-grecques est extrêmement réduite. Les Vies elles-mêmes fournissent sur leurs auteurs, leurs héros, le milieu local, un certain nombre de renseignements; on ne s'y attardera pas ici, pour ne pas répéter ce que d'autres ont bien dit et qui sera utilisé à l'occasion dans la suite de l'exposé⁵⁷.

4. *La littérature d'études religieuses*

Les manuscrits des grands auteurs patristiques n'ont pas toujours fait l'objet des enquêtes approfondies qui permettraient de mettre en relief la « fortune » en Italie méridionale d'auteurs comme les trois Cappadociens, Jean Chrysostome, Jean Climaque, Maxime le Confesseur, Antiochus Pandectès, Anastase le Sinaïte, Jean Damascène, pour ne citer que les écrivains « à succès ». Pour beaucoup de ces auteurs, il existe, sûrement ou probablement, un rameau de la tradition propre à l'Italie méridionale, antérieur, le plus souvent, au X^e siècle⁵⁸. Ce qu'il est intéressant de vérifier, c'est si, comme dans le cas de la liturgie chrysostomienne, il y a eu lutte d'influence

le *Liber Visitationis*, Christophe de Mitylène eut une singulière fortune en Italie méridionale: cf. ci dessous p. 133.

57. Rappelons cependant la voie de recherche suggérée par A. GARZYA, *Lingua e cultura nell'agiografia italo-greca*, dans *La Chiesa greca in Italia...* (cf. n. 16), t. II, pp. 1179-1186. On en trouvera une application dans une étude suggestive de V. PERI, *Βιογίλιος = sapientissimus. Riflessi culturali latino-greci nell'agiografia bizantina*, dans *Italia medioevale e umanistica*, t. 19 (1976), pp. 1-40. Mais elle concerne la période byzantine du katépanat.

58. IRIGOIN, *L'Italie méridionale...*, fournit déjà une série d'indications. On se rappellera aussi que la recension *plenior* des *Questions* de Maxime le Confesseur n'est connue que par un manuscrit italo-grec, le *Vat. gr.* 1703; mais toute la tradition de Maxime mériterait d'être étudiée de ce point de vue. Pour Jean Damascène, son éditeur moderne, B. Kotter, n'a malheureusement pas cherché à localiser les branches de la tradition, mais dans son compte-rendu de l'étude de Kotter sur la tradition manuscrite de la *Pégé gnôseôn*, J. Gribomont a montré qu'il y avait là une piste intéressante à suivre (*Byzantinische Zeitschrift*, t. 54, 1961, pp. 387-390; ses remarques sur les liens entre la famille g et l'Italie méridionale sont renforcées par le fait qu'un des plus anciens et meilleurs témoins de g, le *Marcianus app. gr.* II 196, est un manuscrit italo-grec du X^e siècle, copié dans le style dit « en as de pique »).

entre recensions constantinopolitaines et italo-grecques. Au moins dans le cas des *Ascétiques* de Basile, le P. Gribomont a montré que la recension italo-grecque, baptisée « nilienne » de manière suggestive et justifiée, commence, au tournant du XI^e et du XII^e siècle, à subir la contamination de la vulgate répandue dans la capitale⁵⁹. Pour Grégoire de Nysse, l'excellente édition critique commencée sous l'impulsion de W. Jaeger procure déjà une abondante matière à réflexion, mais les problèmes ne sont pas simples⁶⁰, d'autant plus que, par comparaison avec Basile et Grégoire de Nazianze, le nombre des témoins est plus réduit. Même compte tenu de ce fait, il ne semble pas que le troisième des Cappadociens ait joui d'une grande diffusion dans l'Italie méridionale byzantine. C'est à partir du XII^e siècle qu'augmente relativement le nombre des manuscrits. Se rattachent-ils à des traditions locales ou à des exemplaires byzantins fraîchement importés?⁶¹ De Grégoire de Nazianze, dont on sait que les discours présentent un rameau italo-grec ancien bien fourni⁶², il sera question tout de suite, à propos des auteurs byzantins contemporains de l'époque qui nous occupe.

Faute de matériaux suffisamment élaborés, je laisse de côté nombre d'auteurs ascétiques et ascético-dogmatiques, dont l'étude est cependant prometteuse. Mais je ne peux pas ne pas évoquer le cas de Théodore Studite, auteur très tôt connu, lu et apprécié en Italie du Sud⁶³. De notre époque date la pénétration, dans l'aire calabro-sici-

59. J. GRIBOMONT, *Histoire du texte des Ascétiques de S. Basile* (Bibliothèque du Muséon, 32), Louvain, 1953, pp. 19 et 48-49, à propos des *Messanenses gr. 24* (copié en 1131 par Barthélemy de Bordonaro) et *gr. 46* (XII^e siècle).

60. Pour le *Traité de la virginité*, v. J. IRIGOIN, *Éditions d'auteur et rééditions à la fin de l'antiquité*, dans *Revue de Philologie*, sér. III, t. 44 (1970), pp. 101-106; le caractère « constantinopolitain » d'un des états du texte est confirmé par le fait qu'à mon avis le *Parisinus Coislin. 58* n'est pas italo-grec, contrairement à l'opinion de Devresse; par contre, il est curieux que, dans la famille z, les témoins proches du syriaque sont ceux qui ne paraissent pas originaires de l'Italie méridionale; il se pose donc encore des problèmes au sujet de l'origine et de la diffusion de la tradition (ou édition ancienne) qu'Irigoïn propose d'appeler « syro-italiote ».

61. Sur la prédilection de Philagathos de Cerami pour Grégoire de Nysse, v. ci-dessous, p. 137.

62. IRIGOIN, *L'Italie méridionale...*, p. 47.

63. Ce cas est étudié en détail dans l'histoire de la tradition manuscrite des catéchèses, presque achevée par Julien Leroy. Comme celle d'A. Jacob sur la Liturgie chrysostomienne, cette étude, qui exploite toutes les ressources de la paléographie et de la codicologie, jettera une lumière suggestive sur le *Sitz-im-Leben* de textes qui ont formé des générations de moines.

lienne, d'un choix de ses grandes catéchèses. De nombreux témoins⁶⁴ l'ont conservé et il forme la matière des lectures de carême dans le typikon du Saint-Sauveur de Messine. Comme le prototype semble être un manuscrit athonite, on ne peut s'empêcher de penser aux relations entre l'Athos et le Patir, d'où viennent les fondateurs du monastère sicilien.

J'en viens maintenant à la littérature ecclésiastique byzantine postérieure au X^e siècle. Je laisse ici de côté les vies ou les homélies intégrées dans les collections hagiographiques. Il s'agit de savoir quels écrivains ont personnellement joui d'une réputation suffisante pour aborder, sous forme de copies, aux rives italiennes. L'argument *a silentio* est dangereux; même célèbres, ces auteurs n'ont pas atteint, à Constantinople et ailleurs, les gros tirages, pour user d'un langage moderne. Dès lors, leur influence ne doit pas être jugée uniquement sur le nombre et la localisation des exemplaires qui subsistent: les aléas sont trop grands. Et cependant, à se fier au témoignage des manuscrits, c'est à partir de l'époque normande que les auteurs byzantins contemporains sont recopiés en Italie méridionale⁶⁵. Le plus ancien témoin des stichères et canons liturgiques de Christophe de Mitylène (ca 1000 - 1050) est un manuscrit en écriture de Reggio du XII^e siècle, le *Scorial. X. IV. 8* (gr. 403)⁶⁶. Dès la fin du XI^e siècle ou le début du XII^e, on trouve un exemplaire (*Vat. gr. 642*) du commentaire de Théophylacte de Bulgarie sur les évangiles, écrit dans la deuxième moitié du XI^e siècle; son succès est confirmé par deux autres manuscrits du XIII^e siècle (*Paris. gr. 185* et *Patmiacus 117*)^{66a}. Grégoire de Corinthe composa son commentaire des canons liturgiques de Cosmas et de Jean Damascène au plus tôt à la fin du XI^e siècle. Dès 1124/5, nous en avons une copie signée par Léonce de Reggio, calligraphe de Traina (*Vat. gr. 1926*); et, au XII^e siècle, il y en a trois autres, deux en un style de Reggio typique (*Vat. gr. 2078* et *Rom. Coll. Gr. 2*), une qui semble plutôt de caractère lucano-apulien (*Vat. gr. 1712*). La chaîne sur les évangiles de Nicétas d'Héraclée (1030-1100) est, en 1116/7, copiée à Rossano ou aux environs, dans une

64. Les deux plus anciens sont les *Messanenses gr. 83* (a. 1104/5) et 17 (a. 1107).

65. La situation est donc l'inverse de celle que postulait imprudemment S. BORSARI, *Il monachesimo...*, p. 83.

66. Plus précisément, la deuxième partie de ce manuscrit (ff. 185-243). Mlle Enrica Follieri prépare l'édition de cette oeuvre.

66a. Je ne suis pas entièrement sûr du caractère italo-grec de ce dernier.

école de Saint-Pierre qu'on aimerait identifier avec plus de certitude (*Vat. gr.* 1611); de ce volume, une copie est tirée un peu plus tard dans la même région (*Vat. gr.* 1642); il faudrait, du point de vue du texte, comparer ces témoins italo-grecs avec un autre manuscrit, datable du début du XII^e siècle, et qui provient d'une bibliothèque monastique calabraise (*Vat. gr.* 1996); du point de vue paléographique, il ne semble pas italo-grec, mais son ornementation a peut-être été retouchée en Italie méridionale. Enfin, le commentaire sur l'Echelle de Jean Climaque composé par Elie, métropolitain de Crète vers les années 1120-1130, pénètre très rapidement, sinon immédiatement, en Sicile: le plus ancien témoin, le *Vat. gr.* 1635 du XII^e siècle, vient du Saint-Sauveur et trahit par sa décoration son origine sicilienne.

Le renouveau intellectuel caractéristique de la période normande, puis de la souabe, se manifeste aussi dans le domaine de la production locale. Celle-ci est, sur le plan qualitatif, la meilleure jauge du niveau culturel d'un milieu donné. Pour les couches supérieures de la société, trois noms se détachent, trois personnalités dont la vie et l'œuvre, objets de beaucoup d'incertitudes, sont sorties depuis peu de l'ombre: Nicolas-Nil Doxapatrès, Philippe-Philagathos de Cerami, Nicolas-Nectaire d'Otrante.

A vrai dire, le premier, bien qu'il ait séjourné en Sicile et composé sur place sa grande « somme » théologique, témoigne plutôt du regain d'influence byzantine dans la Sicile normande⁶⁷. En effet, rien ne prouve qu'il ait été originaire de l'île; en tout cas, c'est à Constantinople qu'il entama sa carrière ecclésiastique, comme fonctionnaire du patriarcat; c'est là qu'il acquit et perfectionna sa culture historique, canonique et théologique. Cependant, devenu moine, il fut appelé par Roger II à la cour de Palerme et s'établit, peut-être définitivement, en Sicile. A la demande du roi, il y composa son traité géographique sur les sièges patriarcaux, où il défend la thèse de la suprématie de Constantinople. C'est là aussi qu'il entreprit, à des fins

67. Pour les travaux qui concernent Nil Doxapatrès, on se reportera à l'article de S. CARUSO, *Echi della polemica bizantina antilatina dell'XI-XII sec. nel De oeconomia Dei di Nilo Doxapatres*, dans *Atti del Congresso internazionale di studi sulla Sicilia normanna (Palermo 4-8 dicembre 1972)*, Palerme, 1973, pp. 403-432. Au cours du XV^e Congrès international des Études byzantines, S. Caruso a présenté et défendu avec des arguments dignes de considération l'hypothèse que Nil est aussi l'auteur de la Vie de s. Philarète le Jeune.

pédagogiques, la rédaction d'une imposante encyclopédie des connaissances exégétiques, dogmatiques et historiques utiles pour former un clergé instruit. La première oeuvre confirme sans doute le désir de Roger de s'insérer, sur le plan ecclésiastique aussi bien que sur le plan politique, dans la lignée des empereurs byzantins et du siège patriarcal de Constantinople. La seconde est à rapprocher de la mission d'enseignement religieux dévolue officiellement à Philagathos de Cerami, sinon à l'initiative, du moins avec l'encouragement explicite du roi. Quand l'édition des deux auteurs sera achevée, il sera intéressant de comparer la méthode d'exposition et les sources de l'un et de l'autre. Nil, selon la formule des « sommes » byzantines, exploite abondamment les Pères de l'Eglise. Mais il utilise aussi des auteurs plus récents, comme Psellos, autrement inconnu en Italie méridionale, Nicéas d'Héraclée et Théophylacte de Bulgarie⁶⁸. Pour ce dernier, on s'est demandé s'il n'a pas joué un rôle d'intermédiaire dans la pénétration de l'oeuvre en Italie méridionale⁶⁹; personnellement, je la croirais antérieure, mais le problème n'est pas définitivement résolu. L'oeuvre de Nil a-t-elle connu un grand retentissement en Sicile normande? On n'en connaît que quatre copies médiévales, qui se divisent également en un rameau sicilien et un rameau « oriental »⁷⁰. La diffusion ne fut donc pas limitée à l'Italie, mais il est douteux que la somme nilienne ait eu le temps d'exercer une influence notable sur le niveau culturel du clergé séculier et régulier d'Italie méridionale.

Il n'y pas si longtemps qu'on a dégagé de la légende le nom et la personne de Philippe-Philagathos de Cerami, en attendant que soit achevée l'édition critique et intégrale de son oeuvre⁷¹. Né au coeur

68. CARUSO, *Echi...*, p. 407.

69. CARUSO, *Echi...*, p. 411 n. 44.

70. CARUSO, *Echi...*, p. 406. Le rameau italo-grec comprend le *Vat. gr.* 696 et un manuscrit de Messine aujourd'hui perdu, qui était daté de 1203 (il en reste deux copies du XVI^e s., le *Vat. gr.* 1426 et le *Matritensis Bibl. Nat.* 4591). Le rameau « oriental » est représenté par le *Paris. gr.* 1277 et le *Vat. gr.* 1768.

71. Sur Philagathos de Cerami, v. les deux travaux fondamentaux de G. ROSSI TAIBBI: *Sulla tradizione manoscritta dell'omiliario di Filagato da Cerami* (Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici. Quaderni, 1), Palerme, 1965, et *Filagato da Cerami, Omelie per i vangeli domenicali e le feste di tutto l'anno. I. Omelie per le feste fisse* (Istituto... Testi, 11), Palerme, 1969. Cf. aussi B. LAVAGNINI, *Filippo-Filagato e il romanzo di Eliodoro*, dans *Ἑπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, t. 39-40 (1972-73) (= Δειμῶν. Τιμητικὴ προσφορά τῷ καθηγητῇ Νικολάῳ Β. Τωμαδάκη), pp. 457-463; Id., *Filippo-Filagato promotore degli studi di greco in Calabria*, dans *Boll. della Badia Greca di Grottaferrata*, t. 28 (1974), pp. 3-12 (reprend et développe

de la Sicile au moment où celle-ci échappait au joug arabe, Philippe reçut une formation intellectuelle poussée, dont témoignent peut-être son surnom de philosophe et certainement ses citations d'auteurs classiques, même s'il a puisé certaines d'entre elles — ce qu'il faudrait vérifier — à des traités de grammaire ou de rhétorique, en vogue de tout temps en Italie méridionale, plutôt que dans les originaux; son intérêt pour les médecins grecs — un manuscrit lui attribue des vers en l'honneur de Galien ⁷² — n'étonne pas dans une région où, comme nous verrons, la science médicale était en honneur. On aimerait savoir où il étudia ainsi: à Reggio, à Rossano ⁷³? Fut-il aussi professeur de grammaire? Il n'y a rien d'in vraisemblable à ce que les *clisis Cheramitidis* mentionnées par le *Liber Visitationis* soient sorties de sa plume ⁷⁴. Quoi qu'il en soit, nous retrouvons Philippe moine sous le nom de Philagathos au Patir de Rossano. Il y fut le disciple de s. Barthélemy de Simeri, lui-même ouvert à la culture profane, comme à la religieuse. Dans la suite, Philagathos, ordonné prêtre, se consacra à un apostolat d'enseignement par la prédication, promu et encouragé tant par les autorités monastiques de Rossano et du Saint-Sauveur que par les rois normands eux-mêmes. Ses sermons avaient pour siège les principales églises du royaume, en Calabre et en Sicile. Réunis en volume de son vivant déjà, sans doute, ils se répandirent d'abord, comme l'attestent les deux plus anciens rameaux de la tradition, en Sicile d'une part, en Calabre de l'autre, avant de gagner, à la fin du XII^e siècle et au XIII^e, toute l'Italie hellénophone. Au milieu du XIII^e siècle, un exemplaire, porté à Constantinople et modifié là-bas

l'article précédent); S. CARUSO, *Le tre omelie inedite « per la domenica delle Palme » di Filagato da Cerami*, dans *Ἑπετ. Ἑτ. Βυζ. Σπουδῶν*, t. 41 (1974), pp. 109-127.

72. Le *Vat. Arch. S. Petri H 45*, f. 311 (reproduit chez P. CANART, *Catalogue des manuscrits grecs de l'Archivio di San Pietro [Studi e Testi, 246]*, Cité du Vatican, 1966, pl. 8b). Le même poème, avec des variantes et sans nom d'auteur, a été ajouté en marge du *Vat. gr. 300*, sur lequel on reviendra plus loin. On notera aussi le rapprochement avec des vers de Théophylacte de Bulgarie en l'honneur du même Galien (CANART, *op. cit.*, p. 67).

73. D'après l'exorde de l'homélie XVIII, prononcée dans l'église Saint-André de sa cité natale, il reçut dans ce sanctuaire les premiers rudiments de l'instruction religieuse, germe de sa vocation (ed. ROSSI TAIBBI, p. 118). Mais rien, dans les termes utilisés, n'indique que l'église fût celle d'un monastère, comme l'affirme Rossi Taibbi: « ebbe la prima educazione religiosa nel monastero di Sant'Andrea » (*Sulla tradizione*, p. 83; ed., p. LVI).

74. Cf. PERTUSI, *Aspetti organizzativi...*, p. 421 n. 26; *Leonzio Pilato...*, p. 485 n. 5; LAVAGNINI, *Filippo-Filagato promotore...*, p. 10.

pour suivre l'ordre de l'année liturgique, fit du recueil une des collections hagiographico-homilétiques à très grand succès de l'empire byzantin. C'est que l'oeuvre, sérieuse mais accessible, est tout imprégnée de la mentalité religieuse de l'orthodoxie byzantine, qu'elle exprime avec bonheur. Ici aussi, un jugement définitif est prématuré. L'éditeur a déjà relevé les sources patristiques que Philagathos exploite avec intelligence. Nous y retrouvons tous les grands noms présents dans les manuscrits italo-grecs. Notons seulement la prédilection de l'auteur pour Grégoire de Nysse ⁷⁵, qui trahit peut-être son esprit philosophique, l'utilisation de Théophylacte de Bulgarie, qui ne nous étonne plus, et aussi, paraît-il, celle de l'homiliaire de Jean Xiphilinos, dont, par ailleurs, on n'a pas signalé la présence dans les bibliothèques d'Italie; ce point mériterait donc un supplément d'enquête. Mais ce qu'il faut souligner, c'est que Philagathos, au milieu de son apostolat intellectuel, continua à s'intéresser à la culture profane. Il était déjà moine lorsqu'il composa, gentiment contraint par un cercle d'amateurs de la cour royale, un petit commentaire sur le roman d'Héliodore. En bon Byzantin, il s'efforce d'en tirer un enseignement moral ⁷⁶. Nous sommes encore loins de l'humanisme de la Renaissance. Cependant, nous saisissons sur le vif un regain d'intérêt, non seulement formel, pour la littérature profane; nous y reviendrons bientôt.

A côté d'hommes de haute culture et de fréquentations aristocratiques comme Philagathos, des prédicateurs plus modestes essaient d'inculquer au peuple les rudiments d'une culture chrétienne nourrie avant tout des Écritures et des auteurs ascétiques familiers aux moines. C'est, à la fin du XI^e siècle, Luc de Bova, chargé d'une mission de prédication en Calabre méridionale par l'évêque de Reggio. Ses sermons sans prétentions et son testament spirituel reflètent bien le degré d'instruction et la mentalité du clergé moyen ⁷⁷. L'éditeur y a relevé des traces d'influence latine. Celle-ci, de par la suppression de

75. Cette prédilection n'est-elle pas à rapprocher de l'attribution au « Ceramita » d'un commentaire sur Grégoire de Nysse (cf. ci-dessus la n. 8)?

76. A. Colonna a eu le mérite d'identifier l'auteur; B. Lavagnini le replace bien dans l'atmosphère intellectuelle du temps: v. les articles cités n. 71.

77. Voir P. JOANNOU, *La personalità storica di Luca di Bova attraverso i suoi scritti inediti*, dans *Archivio Storico per la Calabria e la Lucania*, t. 29 (1960), pp. 175-237.

la hiérarchie byzantine, devait, tôt ou tard, pénétrer puis suffoquer la culture hellénique. Autre nom à mentionner, celui de Sabas de Misilmeri, disciple de Philagathos. Une de ses homélies, récemment éditée⁷⁸, se situe à un niveau plus populaire: le disciple, visiblement, ne possède pas l'érudition de son maître. Encore une fois, nous touchons du doigt la différence entre deux niveaux de société et de culture.

Avec Frédéric II, c'est dans les Pouilles qu'est transféré le centre de gravité du royaume de Sicile. Aussi n'est-il pas étonnant qu'au XIII^e siècle, cette région supplante progressivement, pour l'activité intellectuelle comme pour la production livresque, la Sicile et la Calabre. Mais, comme à l'époque normande, milieu de cour et milieu monastique se compénètrent et s'appuient, ce qui fait leur fécondité culturelle. C'est ainsi qu'a pu naître et s'épanouir l'oeuvre de Nicolas-Nectaire d'Otrante et celle des poètes de la cour frédéricienne. Mais pour l'instant, il ne sera question que du premier⁷⁹. Né à Otrante, un peu après le milieu du XII^e siècle, il quitta assez vite sa cité natale. Est-ce parce qu'elle ne lui offrait pas les moyens de pousser sa formation intellectuelle? Une fois de plus, les renseignements nous manquent sur les lieux et les conditions d'étude du grec en Italie méridionale. On aimerait savoir, notamment, si l'abbaye de Saint-Nicolas de Casole, où il prit l'habit, lui donna ou reçut de lui l'impulsion qui devait plus tard faire jouer au monastère un certain rôle dans la culture otrantaise^{79a}. L'un ou l'autre indice, sur lesquels on reviendra plus loin, inciteraient à penser que, plutôt que Casole, c'est le milieu normand qui éveilla la vocation intellectuelle du jeune Nicolas. En tout cas, encore laïc, ce dernier enseigna comme *grammatikos* la langue et la littérature grecque. Ses élèves, qui lui restèrent fort attachés, devaient

78. S. CARUSO, *Un'omelia inedita di Saba da Misilmeri*, dans *Byzantino-Sicula II. Miscell. di scritti in memoria di G. Rossi Taibbi (Istituto Sicil. di Studi Biz. e Neoell. Quaderni, 8)*, Palerme, 1975, pp. 139-164.

79. Voir l'ouvrage fondamental de J. M. HOECK et R. J. LOENERTZ (cité n. 25); j'y ai puisé toutes les indications qui suivent.

79a. Rôle qu'il ne faut pas exagérer, contrairement à l'opinion courante, qui fait de Casole un centre culturel actif, y compris dans le domaine profane. Les doutes que je nourrissais timidement à ce sujet viennent d'être singulièrement renforcés par l'étude d'A. JACOB, *Culture grecque et manuscrits en Terre d'Otrante*, dans *Atti del III Convegno internazionale di Studi salentini e I Congresso storico di Terra d'Otranto*, Lecce (sous presse).

occuper plus tard des postes importants dans la hiérarchie civile ou ecclésiastique. L'enseignement développa chez Nicolas un intérêt pour les livres qu'il devait conserver comme moine, prêtre et higoumène de Casole. Culture sacrée et culture profane font bon ménage chez lui, comme chez Philagathos. Ce qui distingue Nicolas de Philagathos, c'est la part plus grande chez le premier de la culture latine, due, bien sûr, à l'époque plus récente et au milieu davantage soumis à l'emprise romaine. Ainsi, nous voyons Nicolas traduire en latin, à la demande de l'archevêque d'Otrante, différents textes liturgiques byzantins, rédiger plusieurs de ses oeuvres à la fois en grec et en latin, exercer une activité importante de compagnon et d'interprète de deux légats romains à Byzance, d'envoyé impérial à Nicée, de représentant et de défenseur devant la Curie romaine des intérêts du clergé grec des Pouilles et de Calabre. Mais ses missions au service des légats de Curie n'empêchent pas Nectaire d'être un partisan convaincu de l'orthodoxie byzantine; les oeuvres dans lesquelles il expose, en s'inspirant des controverses auxquelles il assista, le point de vue des Grecs sur la Trinité, les azymes, le jeûne du samedi, le mariage des prêtres et diverses autres questions liturgiques et disciplinaires ne laissent aucun doute à ce sujet. Rien d'étonnant à cela. Il a certainement été formé en milieu grec, très hostile aux empiètements du clergé latin. D'autre part, comme ses amis et disciples, il reste fidèle, au sein de l'empire romain de Frédéric II, aux cadres de pensée du véritable empire, celui des *basileis* de Constantinople. L'oeuvre théologique de Nectaire reflète, comme on pouvait s'y attendre, une bonne connaissance des sources byzantines, qu'il a pu puiser à Constantinople même, et l'utilisation d'auteurs latins, pour lesquels il a sans doute mis davantage à profit des recueils de citations. On notera aussi que ses écrits contre les Latins ont connu une assez large diffusion en Italie méridionale, où Grecs et Latins les ont lues et annotées. C'est grâce à lui que la bibliothèque de Casole s'enrichit de volumes qu'elle prêta à l'extérieur. Mais nous reviendrons sur ce point à propos de la littérature profane, qu'il est temps d'aborder.

5. *La littérature technique et profane*

Il n'est pas facile d'apprécier la place et la signification de la production livresque profane dans la société hellénophone de l'Italie médiévale, mais la tâche est-elle plus facile pour la société byzantine

en général⁸⁰? Le nombre des copies n'a jamais été très élevé, si bien que les évaluations statistiques n'ont pas de base assez large et que les risques de disparition accidentelle sont considérables. Cela est d'autant plus vrai qu'à partir du moment où se généralise l'emploi du papier, celui-ci est utilisé davantage pour les oeuvres créées et diffusées dans les milieux de spécialistes et d'érudits, aux moyens financiers limités. Rappelons aussi les conditions de conservation désastreuses du temps de la décadence et la disparition des bibliothèques non monastiques, où on pouvait trouver le meilleur de la littérature profane. Il faut donc, pour mesurer de manière équitable la place du livre profane, compléter la documentation appauvrie des manuscrits qui restent par les témoignages indirects. Ils confirment l'ampleur des pertes subies.

Ceci précisé, tentons une brève esquisse, qui doit presque tout aux travaux d'illustres collègues⁸¹. On me permettra, une dernière fois, de remonter en deçà de la période normande, pour mieux poser les problèmes.

Jusque dans la première moitié du X^e siècle, le livre italiote, pris dans sa réalité matérielle, ne trahit guère le processus d'isolement, de provincialisation et de stagnation conservatrice qui, concurremment à certaines influences occidentales, le rendra assez facilement reconnaissable par la suite⁸². Je croirais volontiers qu'il faut faire remonter à cette époque les translittérations effectuées sur des modèles locaux et qui nous ont conservé, soit des oeuvres disparues dans l'aire d'influence constantinopolitaine, soit des traditions textuelles différen-

80. Voir les remarques suggestives de N. G. WILSON, *Books and Readers in Byzantium*, dans *Byzantine Books and Bookmen. A Dumbarton Oaks Colloquium*, Washington D. C., 1975, pp. 1-15.

81. Voir les articles de Pertusi et d'Irigoien cités n. 2. Pour Otrante, je suis également redevable de précieuses indications à André Jacob (v. ses articles cités n. 19 et n. 79a, sans parler des renseignements transmis directement). Depuis, G. Cavallo a repris l'enquête et apporté de nouveaux matériaux dans son rapport au *XVII Convegno di Studi sulla Magna Grecia* (Taranto, 9-15 octobre 1977): *Manoscritti italo-greci e trasmissione della cultura classica*. Qu'il soit remercié pour avoir discuté avec moi du cas de plusieurs manuscrits.

82. Il n'est pas facile, parmi les manuscrits datables des VII^e-IX^e et du début du X^e siècle, de repérer ceux qui ont été copiés en Italie méridionale. Comme on ne peut admettre qu'ils aient tous péri, il faut en déduire que leur aspect ne les différencie pas nettement des autres.

tes⁸³. Je croirais aussi que ces mêmes translittérations reflètent les goûts et les intérêts des hauts fonctionnaires ecclésiastiques et civils de l'empire, les seuls à pouvoir se payer le luxe de pareilles transcriptions^{83a}. Sur la liste dressée par J. Irigoïn⁸⁴, les grands poètes classiques sont absents: Homère⁸⁵, Hésiode, Pindare, les poètes tragiques, Aristophane, et même la poésie alexandrine. Pour tous ces auteurs, le réveil à Byzance date du plein X^e siècle; à ce moment, l'Italie byzantine a amorcé un repliement sur elle-même qui se prolongera jusqu'à la fin du XI^e siècle. Par contre, la grammaire et la rhétorique, l'histoire, les sciences, la philosophie, la poésie plus récente sont représentées. Ces oeuvres figurent au programme d'enseignement de l'époque, dont nous connaissons le schéma général, celui du *trivium* et du *quadrivium*; s'y ajoutent des livres techniques indispensables, comme ceux de droit et de médecine. Mais les meilleurs de ces volumes datent des débuts ou, au plus tard, de la première moitié du X^e siècle: *scholia minora* de l'Iliade du *Matrit. Bibl. Nat.* 4626 + *Rom. Bibl. Nat.* 6, pseudo-Phocylide, Théognis et Collouthos du *Paris. suppl. gr.* 388, Diodore de Sicile du *Neapol. Bibl. Nat. gr.* 4*, Aétius d'Amide du *Messan. gr.* 84⁸⁶. Du milieu du X^e siècle jusqu'à la fin du suivant, le contenu des manuscrits profanes, comme leur aspect extérieur, s'appauvrit et se rétrécit. On relève bien encore les restes d'un volume de *scholia minora* à l'Iliade (*Cryptensis Z. α.* 25)^{86a}, un manuscrit de Georges Synkellos (*Paris. gr.* 1764), des

83. Sur ces oeuvres et ces traditions, v. IRIGOÏN, *L'Italie méridionale... et La culture grecque...*

83a. Sur le milieu constitué par ces fonctionnaires, A. GUILLOU a formulé d'utiles remarques: v. en dernier lieu *La Sicile byzantine. État de recherches*, dans *Byzant. Forschungen*, t. 5 (1977), pp. 110-111, 134-135.

84. *La culture grecque...*, p. 438-442.

85. Pour lequel, cependant, le dernier mot n'est pas dit: v. l'échange de vues entre A. Pertusi et J. Irigoïn à la suite de la leçon de ce dernier (*La culture grecque...*, pp. 448-449 et 453). Les témoins en minuscule de l'Iliade et de l'Odyssée témoignent de l'existence d'une ou plusieurs traditions italiotes; mais à quand remontent-elles et quand furent faites les translittérations qu'elles supposent? Qu'on ait recopié dans l'Italie byzantine du X^e siècle les scholies mineures de l'Iliade et des lexiques homériques implique-t-il qu'on ait transcrit et étudié directement l'oeuvre même d'Homère?

86. Mais tous ces manuscrits sont-ils sûrement italo-grecs? Du point de vue paléographique et codicologique, la chose ne me paraît pas (encore?) assurée.

86a. Mais ce manuscrit, écrit dans un style « corsiveggiante » du XI^e siècle, est-il italo-grec? D'après N. G. WILSON (*Zeitschrift für Papyrol. u. Epigraphik*, t. 23, 1976, pp. 61-62), le copiste est le même que celui du *Vat. gr.* 33, volume qui n'offre pas

commentaires philosophiques sur l'*Organon* d'Aristote (*Paris. gr.* 2064), une collection médicale d'extraits assemblés au jour le jour dans un but pratique (*Paris. suppl. gr.* 1297), un élégant petit volume qui réunit des fables et de l'érudition divertissante (*Stéphanitès et Ichnèlatès*, le *Physiologus*, Esope et Babrius, le *Philogelos* d'Hiérocès: *New-York, Pierpont Morgan* 397). Mais l'essentiel est constitué par huit manuscrits de grammaire, de rhétorique et surtout de lexiques, où le pseudo-Cyrille, avec son cortège de petits lexiques spécialisés (qui intéressent surtout la littérature sacrée) se taille la part du lion⁸⁷; par cinq collections de droit civil⁸⁸; par huit ou neuf manuscrits de *miscellanea*⁸⁹ où sont rassemblés des textes brefs, parfois très hétéroclites; on y trouve surtout des pièces de littérature ou de théologie parfois rares et recherchées, mais d'importance intrinsèque mineure. Bref, on en retire l'impression d'une culture à la fois pédante, sourcilieuse et étroite, de professeurs sans envergure. C'est la même image que renvoie la très maigre production littéraire locale, où, dans quelques petites pièces de vers, d'obscurs érudits font étalage d'un vocabulaire prétentieux, ramassé dans des lexiques et des anthologies scolaires⁹⁰. Culture sclérosée et formelle donc, mais assez largement dif-

les caractéristiques extérieures de l'Italie méridionale. De même, je ne trouve pas que le *Londin. Bibl. Brit. Add.* 22087 (fables de Babrius) ait une apparence italo-grecque.

87. *Vossianus gr.* Q. 76, *Matrit. Bibl. Univ.* 116, *Bodl. Gr. class.* f. 114, *Selestad.* 105, *Cryptens. Z. α.* 30, *Vat. Pii II gr.* 44, *Vat. Barb. gr.* 70. Il faut peut-être y joindre le *Paris. Coislin.* 394 et le *Deventer, Stedel. Bibl.* 1798.

88. *Vat. gr.* 2075, *Marcian. gr.* 579, *Vat. gr.* 1168, *Ambros.* Q 25 sup., *Vat. gr.* 2076 (ff. 129-233). Il faut peut-être y ajouter le *Laurent.* 80, 2: cf. la n. 98. Ajoutons-y, bien qu'elles sortent du domaine profane, trois collections de droit canonique: *Bodl. Laud. gr.* 39, *Paris. suppl. gr.* 1085, *Vat. gr.* 1287 (ff. 1-65).

89. *Monac. gr.* 310, *Vat. gr.* 1257, *Cryptens. Z. α.* 3, *Bodl. Baroccian.* 50, *Paris. gr.* 3032, *Paris. suppl. gr.* 920, *Vat. Pii II gr.* 47, *Ambros.* E 16 sup., *Patmiacus* 263 (ff. 213-276).

90. Typiques à ce point de vue sont les souscriptions en vers des copistes italo-grecs: v. ENRICA FOLLIERI, *Ciriaco ó μελαῖος*, dans *Zetesis. Bijdragen... aangeboden aan Prof. Dr. Émile de Strijcker*, Anvers-Utrecht, 1973, pp. 502-528. On peut citer aussi — si elle a été rédigée à cette époque et en Italie méridionale — une poésie de meilleure qualité, l'éloge d'un jeune Calabrais, publié par S. G. MERCATI, *Poesia giambica greca in lode di un giovane Calabrese*, dans *Archivio Storico per la Calabria e la Lucania*, t. 1 (1931), pp. 103-108; cette pièce a connu en Italie méridionale des adaptations postérieures: v. ID., *Ancora della poesia giambica...*, *ibid.*, pp. 169-173 (d'après le *Vallicellianus* E 37, de 1317); une autre adaptation est attestée par une addition marginale du *Vat. Pii II gr.* 47: ID., *Prove di scrittura nel codice Vaticano*

fusée parmi ceux qui lisent et recopient des livres. On y trouve la confirmation que les *grammatikoi* devaient être nombreux et actifs; ils ont peut-être laissé les vestiges d'une production propre, qui mériterait de plus amples investigations⁹¹. Je situerais aussi dans ce cadre la diffusion, en Italie méridionale, d'un système de tachygraphie ou plutôt de brachygraphie livresque⁹², dont la complexité et l'ingéniosité ne sont guère proportionnées à l'intérêt pratique: produit typique d'une érudition qui confond les moyens avec la fin^{92a}.

En face de cette situation, les *scriptoria*, les bibliothèques, la production des périodes normande et souabe témoignent d'un élargissement d'horizon incontestable, surtout si on tient compte, non seulement des manuscrits conservés, mais aussi des témoignages indirects.

Considérons d'abord l'aire calabro-sicilienne. On continue à y recopier des dictionnaires et c'est naturel dans une région où coexistent deux et même trois cultures importantes — latine, grecque et arabe — et où, dans le milieu de cour, ceux qui maîtrisent plusieurs langues sont fort appréciés; il faudrait, dans cette perspective, pousser l'étude des manuscrits bilingues et trilingues; il s'agit surtout de

greco di Pio II n. 47, ibid., t. 11 (1941), pp. 70-72 (les trois articles ont été réimprimés dans S. G. MERCATI, *Collectanea Byzantina*, t. II, Bari, 1970, pp. 361-365, 366-369, 17-23).

91. Il s'agit de la schédographie italo-grecque, dont les plus anciens représentants remontent au XI^e siècle, si on accepte l'interprétation que donne N. Festa de l'expression d'Anne Comnène: Στυλιανούς τινας καὶ τοὺς λεγομένους Λογγιβάρδους (v. N. FESTA, *Longibardos*, dans *Byzantion*, t. 6, 1931, pp. 102-103 et 110); mais la question ne me paraît pas définitivement résolue. A relever aussi, dans une série d'auteurs de poèmes schédographiques, un Étienne de Nardò (Στέφανος Νερετηνός), mais il ne semble pas antérieur à la fin du XII^e siècle et pourrait avoir vécu à Constantinople: v. R. BROWNING, 'Ο Μαρκιανὸς ἑλληνικὸς κώδικας XI. 31 καὶ ἡ Βυζαντινὴ σχεδογραφία (Κείμενα καὶ Μελέται νεοελλ. φιολ., 87), Athènes, 1973; le même article a paru ensuite en italien: R. BROWNING, *Il codice Marciano gr. XI, 31 e la schedografia bizantina*, dans *Miscellanea Marciana di studi bessarionei (Medioevo e Umanesimo)*, 24), Padoue, 1976, pp. 21-34.

92. Voir l'étude de N. P. CHIONIDÈS, *Ἰταλοβυζαντινὴ βραχυγραφία*, Athènes, 1975. L'auteur en prépare une édition italienne, qui paraîtra dans la collection *Studi e Testi*, en même temps qu'une refonte du travail de S. LILLA, *Il testo tachigrafico del « De divinis nominibus »* (Vat. gr. 1809) (*Studi e Testi*, 263), Cité du Vatican, 1970.

92a. V. PERI, grâce à une analyse ingénieuse de la mentalité d'un « remanieur » italo-grec de la Vie de Ste Catherine, aboutit à des conclusions analogues: v. l'article cité n. 57, p. 36. Cette convergence de deux recherches menées indépendamment vaut la peine d'être soulignée.

textes scripturaires⁹³, ce qui n'exclut pas une visée pédagogique. Un groupe de lexiques de Cyrille repéré par M. Naoumidès est en belle écriture de Reggio; bien qu'il dérive, d'après cet auteur, d'un archétype italo-grec des environs de l'an 1100⁹⁴, il se rattache probablement à une tradition textuelle italo-grecque plus ancienne⁹⁵. Mais voici, daté de 1205, un grand exemplaire de Suidas sur papier (*Vat. gr.* 1296); ses particularités codicologiques le rattachent sans conteste à l'Italie méridionale et même à la région du détroit⁹⁶; on relève aussi, à la même époque, un volume de rhétorique (*Vat. gr.* 107). C'est plus au coeur de la Calabre, sans doute, qu'il faut situer les *erotemata* et le lexique aujourd'hui à Grottaferrata (*Cryptenses Z. α.* 6 et *Z. α.* 2).

A un niveau plus élevé, la production scientifique et technique, importée ou originale, prédomine largement sur la littéraire. Les manuscrits de droit, tant civil que canonique, sont particulièrement nombreux. Rien de plus naturel dans un royaume soumis à un intense effort de réorganisation politique et administrative, qui puise largement aux sources du droit byzantin. Je n'ai pas encore eu le temps de pousser la recherche dans ce domaine, assez abstrus pour un profane. N'empêche que, dans une communication déjà ancienne, Zachariae von Lingenthal, en se basant sur le contenu des manuscrits, mettait en relief la fécondité juridique de l'Italie méridionale, spécialement à l'époque normande⁹⁷. Bornons-nous à quelques exemples.

93. Ainsi le *Londin. Harleian.* 5786 (milieu du XII^e s.), psautier grec-latin-arabe; le *Marcian. gr.* 539 (s. XII) tétraévangile grec-arabe; le *Marcian. gr.* 11 (s. XIII), de provenance sicilienne, Actes et épîtres en grec-latin-arabe.

94. Voir M. NAOUMIDÈS, *Σύμμεικτα παλαιογραφικά*, dans *Ἐπετηρίς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν*, t. 39-40 (1972-73), pp. 374-375: les manuscrits en écriture de Reggio sont les *Vat. gr.* 2130, *Bodl. Holkham. gr.* 112, *Laurent.* 57, 42, *Cephalon. monast. S. Gerasimi* (sans cote); par contre, le *Cryptensis Z. α.* XXX, du même groupe, semble se rattacher, du point de vue de l'écriture et de l'ornementation, aux styles italo-grecs « traditionnels ».

95. Comme le montrent la présence d'un lexique de la Vie de s. Élie le Jeune et des survivances de tachygraphie italo-grecque, sur lesquelles nous reviendrons, mon collègue S. Lilla et moi-même.

96. Le manuscrit, comme me l'a aimablement fait remarquer N. G. Wilson, présente quelques réclames et des renforcements de réglure à la mine. On notera aussi, avec A. Turyn, la présence dans la souscription de la formule *ὅτι καὶ ὁ γράφων παραγράφει*, typique des manuscrits italiotes.

97. C. ZACHARIAE VON LINGENTHAL, *Il diritto romano nella bassa Italia e la scuola giuridica di Bologna*, dans *Rendiconti [del] R. Istituto Lombardo di Scienze e Lettere*, ser. II, t. 18 (1885), pp. 894-899.

Un manuel conçu pour les besoins locaux, où figure une nouvelle de Roger II, roi de Sicile (*Vat. gr.* 845); celle-ci se trouve aussi dans un autre manuscrit en écriture de Reggio, daté de 1170 (*Marc. gr.* 172); ajoutons-y une copie de la *Synopsis Basilicorum* (*Marc. gr.* 177) et un recueil juridique où apparaît, importée de Constantinople, la *synopsis legum* de Psellos (*Scorial.* T. III. 13); il sera question tout de suite du fameux manuscrit vénitien des *Novelles*⁹⁸.

Pour le droit ecclésiastique, c'est vers la région de Rossano que nous oriente l'unique exemplaire conservé du nomocanon adapté par Nicolas Doxapatrès (*Vat. gr.* 2019), auteur qu'il faut identifier, selon toute vraisemblance, au moine Nil. Copié dans les premières décennies du XIII^e siècle, ce manuscrit⁹⁹, dont l'ornementation — mais pas l'écriture — est typique de l'Italie méridionale traditionnelle, a été presque aussitôt dans les mains d'un haut fonctionnaire, Senator de Critena, qui y a inscrit des éphémérides personnels. Sa belle écriture, plus livresque que cursive, présente des analogies à la fois avec la sicilienne et l'otrantaise. Est-ce le même exemplaire que, d'après une note du *Marcianus gr.* 179, un Senator Maléinos donna, en même temps que d'autres livres, à l'abbaye du Patir? Faut-il identifier les deux Senator? Le problème n'est pas définitivement résolu¹⁰⁰. Mais c'est l'occasion d'ajouter à la liste des manuscrits de droit civil le *Marcianus gr.* 179 lui-même, témoin important des *Novelles*, copié pour Senator Maléinos vers la même époque et sauvé plus tard par Bessarion.

Après le droit, la médecine. Ici, Reggio semble un des centres les plus importants, mais combien de problèmes encore à résoudre! Tout d'abord, l'époque où fut exécutée la traduction, de l'arabe en grec, du « Manuel du voyageur » (les *Ephodia*) d'Abou Djafar Ibn-al-Gazzar et la personnalité du traducteur, Constantin de Reggio ou Constantin Memphitès. Je ne serais pas étonné que la traduction

98. Dans son édition de Théophile *antecessor* (*Institutionum graeca paraphrasis Theophilo antecessori vulgo tributa*, Berlin, 1884-87, p. XVIII), C. FERRINI situe en Italie méridionale le *Laurent.* 80,2 et le met au XII^e siècle. Le manuscrit est probablement italo-grec, mais remonte à la période byzantine: XI^e siècle (première moitié?). Toute l'étude de la tradition manuscrite de Théophile est à reprendre, maintenant que le manuscrit perdu de Messine vient d'être retrouvé à Kiel par N. van der Wal, comme il l'a annoncé dans sa communication au XV^e Congrès international des Études byzantines: *Projet d'une nouvelle édition de Théophile*.

99. V. la notice détaillée d'A. TURYN, *Codices...*, pp. 28-34.

100. V. la discussion chez TURYN, *Codices...*, pp. 32-33.

grecque datât de l'époque normande, comme la traduction latine¹⁰¹. Quoi qu'il en soit, un des plus anciens manuscrits, le *Vat. gr. 300*, qu'on peut situer dans la deuxième moitié du XII^e siècle, vient de Reggio¹⁰². C'était l'exemplaire qui servait à un médecin de l'endroit, Philippe Xèros, qui l'a enrichi d'observations et de recettes¹⁰³, destinées aussi à l'usage de son fils Nicolas, médecin comme lui. De ce Philippe, on a conservé, dans un manuscrit de Paris, un recueil de remèdes, dus en partie à lui-même, en partie à un *thaumasiôtatos* Euphémios le Sicilien¹⁰⁴. Le même Philippe possédait un manuscrit de Paul d'Égine, dont il a copié des extraits dans son exemplaire des *Ephodia*. Un peu plus tard, un autre possesseur du manuscrit, médecin lui aussi sans aucun doute, inscrivit dans les marges la réponse à une question sur l'éléphantiasis. Cette question, dit le titre, avait été posée par le roi au « Salernitain », lorsque Pierre le muletier contracta cette maladie. On ne se trompera guère en supposant, avec Mercati, que le roi est un roi normand, contemporain, comme le Salernitain, de l'annotateur du manuscrit. Et voilà sans doute un lien entre les écoles de médecine de Reggio et de Salerne. Un autre exemplaire des *Ephodia*, le *Paris. gr. 2311*, sur papier, a des affinités avec l'écriture calabro-sicilienne et l'ornementation de Reggio; je ne le daterais pas plus tard que le XII^e-XIII^e siècle. Signalons encore quelques beaux manuscrits médicaux de la région calabro-sicilienne: un Hippocrate et un Galien (*Vat. Urb. gr. 64* et *Marc. gr. 288*), en petite écriture de Reggio typique; un autre Galien, où, comme dans le manuscrit de Xèros, on rencontre deux mains, l'une plus calligraphique, l'autre plus cursive (*Scorial. T. III. 7*)¹⁰⁵; plus tard encore un Galien (*Vat. Arch. S. Petri H 45*), augmenté d'une traduction latine et d'une épigramme en l'honneur de l'auteur, attribuée au philosophe Philaga-

101. Après les remarques de G. MERCATI dans *Notizie varie di antica letteratura medica e di bibliografia* (*Studi e Testi*, 31), Rome, 1917, pp. 14-15, personne, à ma connaissance, n'est revenu sur le problème, dans lequel n'entre pas A. RIVIER, *Recherches sur la tradition manuscrite du traité hippocratique « De morbo sacro »* (*Travaux publiés sous les auspices de la Société Suisse des Sciences Morales*, 3), Berne, 1962, pp. 23-25.

102. G. Mercati y a relevé les particularités qui nous intéressent: v. dans les *Notizie* citées à la n. précédente, le chapitre intitulé: *Filippo Xeros Reggino, Giovanni Alessandrino iatrosofista e altri nel codice vaticano degli « Ephodia »*, pp. 9-41.

103. Certaines sont passées dans les manuscrits plus tardifs des *Ephodia*, comme le *Romanus Corsinianus* 36 E 26 (= 1410) et le *Vat. Palat. gr. 296*.

104. *Paris gr. 2194*, ff. 454-464^v.

105. C'est à la même époque, et non au XI^e siècle, qu'il faut situer le débris de Galien conservé comme feuillet de garde dans le *Messan. gr. 111*.

thos¹⁰⁶; comme la question royale, c'est un indice que l'intérêt pour la médecine débordait le cercle des spécialistes^{106a}.

Le manuscrit de Xèros nous fournit la transition vers le domaine de l'histoire. En effet, par une remarquable intuition paléographique, N. Wilson vient de reconnaître, dans une des mains du fameux Skylitzès de Madrid (*Matrit. Bibl. Nat. V^a 26.2*), un style assez cursif très proche d'une des écritures du premier manuscrit. Il faut donc restituer à la belle époque du royaume normand de Sicile le produit assez exceptionnel d'un art où se fondent thèmes d'inspiration et formules constantinopolitaines, occidentales et arabes; la paléographie confirme de manière saisissante la conclusion qui découlait comme naturellement de l'étude de Grabar et que ce dernier n'avait pas osé formuler, par respect pour la datation traditionnelle¹⁰⁷. Ce brillant témoin de l'ouverture vers Constantinople a été précédé, au XI^e-XII^e siècle, par un exemplaire de la Chronique de Georges le moine (*Scorial. Φ. I. 1*) et un de celle de Syméon Logothète (*Messan. gr. 85*)¹⁰⁸.

Le dernier domaine pour lequel il nous reste des copies d'origine calabro-sicilienne est la littérature. Mais il ne s'agit pas d'auteurs classiques. Un beau petit volume du XII^e siècle, aujourd'hui divisé en deux (*Vat. gr. 1349 + 1391*), et qui constitue un des plus élégants spécimens de l'écriture et de l'ornementation dites de Reggio, contient le roman d'Achille Tatios, Leucippe et Clitophon, à côté des lettres de Théophylacte Simocattès et des *characteres epistolares* du pseudo-Libanius; il convient de rappeler ici le commentaire de Philippe-Philagathos sur les Éthiopiens d'Héliodore; l'introduction met en scène des jeunes gens cultivés de la cour royale, dont certains font leurs délices des romans d'amour païens, ce qui suscite entre eux de vives discussions¹⁰⁹. Le manuscrit d'Achille Tatios n'a-t-il pas appartenu à l'un d'entre eux?

106. Cf. ci-dessus, p. 136.

106a. Cf. aussi les remarques de V. PERI (art. cité n. 57, pp. 32-35), qui pose le problème de la continuité des traditions médicales en milieu italo-grec, depuis le haut moyen âge jusqu'au XII^e siècle.

107. A. GRABAR, *Les illustrations de la chronique de Jean Skylitzès à la Bibliothèque Nationale de Madrid*, dans *Cahiers archéologiques*, t. 21 (1971), pp. 191-211. Voir dans ce même volume, pp. 209-219, l'article de N. Wilson.

108. Même si ce dernier manuscrit avait été seulement importé de Constantinople, ce qui n'est pas à exclure, il n'en garderait pas moins sa valeur de témoin du milieu culturel calabro-sicilien.

109. Le texte est reproduit et commenté dans les deux articles de B. Lavagnini cités n. 71.

Ces témoignages montrent qu'on savait, dans le milieu de la cour normande, se passionner pour des questions littéraires. Il n'en est que plus curieux de constater l'absence, parmi les manuscrits d'origine ou de provenance sicilienne, d'auteurs comme Homère, Hésiode, Pindare, Aristophane, les tragiques. Il est évidemment possible que des exemplaires importés de Constantinople aient été dispersés depuis, sans conserver de traces de leur passage en Italie méridionale. N'empêche, l'absence est trop générale pour ne pas être significative, surtout quand on l'oppose au nombre respectable de copies exécutées plus tard en Terre d'Otrante et qui ont parfaitement survécu. On objectera: les lettrés qui gravitaient autour de la cour normande avaient d'autres centres d'intérêt qui n'ont pas laissé de traces dans la production livresque locale; il s'agit des mathématiques, de l'astronomie et de la philosophie, qui n'ont donné lieu, apparemment, qu'à une activité d'étude et de traduction sur des exemplaires importés de Constantinople. C'est exact, mais au moins a-t-on, dans ce cas, la preuve tangible que constituent les traductions et leurs modèles, qui ont en partie survécu. Il convient donc de les englober dans un panorama de l'activité livresque dans la Sicile du XII^e siècle.

A ce sujet, on ne répétera pas ici l'analyse détaillée que d'autres ont très bien faite¹¹⁰. Mais notre propos demande qu'on souligne l'impulsion donnée par les rois eux-mêmes, le rôle actif de deux éminents Siciliens de langue et de culture grecque, l'archidiacre de Catane Henri Aristippe et l'amiral Eugène de Palerme, la présence à leurs côtés d'érudits plus obscurs mais attachants, comme le traducteur anonyme de l'Almageste de Ptolémée, dont la préface dépeint de manière si vivante la fermentation intellectuelle qui soulevait les milieux cultivés d'alors¹¹¹. Il faut aussi souligner, avec Aristippe lui-même, la présence, dans les bibliothèques de Sicile — ces mystérieuses bibliothèques « syracusaine » et « argolique », qui, en tout cas, ne semblent pas monastiques — de nombreuses oeuvres de science et de philosophie; pour cette dernière, Platon et son commentateur Pro-

110. On peut se reporter à l'état de la question et à la bibliographie de W. BERSCHIN, art. *Abendland und Byzanz. III. A. Literatur. Griechisches im lateinischen Mittelalter*, dans *Reallexikon der Byzantinistik...* hrsgg. von P. WIRTH, Série A, t. I, fasc. 3 et 4, Amsterdam, 1969-1970, coll. 227-304.

111. Le texte de la préface a été publié par Ch. H. HASKINS, *Studies in the History of Mediaeval Science (Harvard Historical Studies, 27)*, Cambridge, 1927, pp. 191-193.

clus, Aristote et ses exégètes Simplicius, Philopon et Thémistius, Diogène Laërce, Plutarque; pour les sciences, Aristote de nouveau et Alexandre d'Aphrodise, Ptolémée, Pappus, Théon et les « petits astronomes », Euclide, Archimède, Nicomaque de Gérasa, Héron de Byzance. Or il se fait que la philologie, par le biais des traductions latines qui en dérivent, et l'histoire des collections de livres permettent, pour une série de ces oeuvres, d'identifier les exemplaires qui, de la bibliothèque des rois normands puis souabes, passèrent dans les mains de Charles d'Anjou et furent donnés par celui-ci au pape après la bataille de Bénévent¹¹². Ces volumes sont de magnifiques produits des ateliers constantinopolitains au moment de la renaissance scientifique et philosophique des IX^e et X^e siècles¹¹³. De l'un d'eux au moins, le *Marc. gr.* 313, on sait qu'Aristippe le rapporta de la capitale en 1158, cadeau de Manuel Comnène à Guillaume I^{er}. Ces faits suggèrent trois observations à celui qui étudie la place du livre dans la société sicilienne du XII^e siècle: 1^o les moyens dont disposaient les rois normands pour obtenir les livres qu'ils désiraient; le résultat est impressionnant: sur 16 exemplaires connus des copies scientifiques de la renaissance byzantine des IX^e et X^e siècles, 7 nous

112. Grâce à l'amabilité de l'auteur, j'ai pu prendre connaissance avant sa publication de l'article de Giovanna DERENZINI, *All'origine della tradizione di opere scientifiche classiche: vicende di testi e di codici tra Bisanzio e Palermo*, dans *Physis*, t. 18 (1976), pp. 87-103; ce travail étudie le cas des manuscrits d'oeuvres scientifiques. Cf. aussi IRGOIN, *L'Italie méridionale...*, pp. 54-55.

113. Voici la liste des volumes identifiés jusqu'à présent; j'indique entre parenthèses la mention d'origine *and*(*egavensis*), lorsqu'elle figure sur l'inventaire de la bibliothèque papale de Pérouse ou sur le manuscrit, ainsi que le n^o de l'inventaire (celui-ci a été publié par F. EHRLE, *Historia bibliothecae Romanorum Pontificum tum Bonifatianae tum Avenionensis*, t. I, Rome, 1890, pp. 95-99; cf. A. PELZER, *Addenda et emendanda ad F. Ehrle historiae... tomum I*, Cité du Vatican, 1947, pp. 92-95):

1. Ptolémée, *Almageste*: *Marcian. gr.* 313 (*and*, n^o 602)
2. Pappus, collection mathématique: *Vat. gr.* 218 (n^o 604)
3. Archimède, sur la sphère et le cylindre: ms. Pio de Carpi, aujourd'hui disparu (*and*, n^o 612)
4. Eutocius, Théodose et les traités de la « petite astronomie » (notamment Autolycus): *Vat. gr.* 204 (*and*, n^o 620)
5. Théon, commentaire sur l'*Almageste* (première partie): *Laurent.* 28, 18 (*and*, n^o 624)
6. Nicomaque de Gérasa, arithmétique: *Gottingensis philol.* 66 (*and*, n^o 625)
7. Euclide, *Eléments*: *Bodl. D'Orville* 301 (identification seulement probable)
8. Héron de Byzance, sur les machines de guerre; géodésie: *Vat. gr.* 1065 (*and*)
9. Hippocrate: *Vat. gr.* 276 (*and*).

sont parvenus par la cour normande¹¹⁴; 2° le peu de retentissement de ces oeuvres dans les milieux proprement grecs de l'île: on les traduisit en latin, on ne les recopia pas en grec; 3° la dispersion inexorable des bibliothèques non monastiques d'Italie méridionale; quand les propriétaires n'ont pas songé à léguer leurs livres à un couvent — ce qui n'était pas exceptionnel, heureusement —, ils les ont, sans le savoir, condamnés plus d'une fois à la destruction.

Un mot enfin sur l'école de poésie hellénique qui fleurit à la cour normande. Ecole est peut-être un grand mot: sans parler de quelques épigrammes funéraires de bonne facture¹¹⁵, les courts poèmes que nous ont laissés Eugène de Palerme et Roger d'Otrante¹¹⁶ sont d'un niveau technique honorable et animés parfois d'un souffle d'inspiration, mais ils pèsent peu au regard de l'héritage politique, administratif, artistique, scientifique de la culture siculo-normande. Un hasard heureux nous en a conservé un exemplaire, le *Laurent*. 5, 10; de toute façon, leur diffusion dut se limiter à un petit groupe d'amis. De notre point de vue, ils sont sans doute plus intéressants comme indice du niveau de formation littéraire de leurs auteurs.

Mais nous tenons maintenant un témoignage plus représentatif de la culture et de la mentalité des classes moyennes laïques de l'époque. C'est un long poème en vers iambiques (plus de 4000 vers!), enfoui dans un manuscrit de Madrid (*Matrit. B. N. 4577*) et récemment exhumé par E. Tsolakis¹¹⁷, qui en a reconnu le véritable caractère et identifié le destinataire. L'auteur, un membre de l'entourage de l'amiral Georges d'Antioche, a été, sur la foi d'accusations injustes, relégué en exil à Malte. Après des années de captivité, il supplie son maître d'intervenir auprès de Roger II pour obtenir sa grâce. Mais le versificateur — ce n'est pas un poète — délaie et noie même le récit de ses malheurs dans un torrent de considérations empruntées à l'histoire profane et sacrée, à tel point que sa composition avait été prise pour un poème didactique, une sorte d'histoire générale versifiée. Il sera intéressant d'analyser les sources. Par deux fois, le « poète » cite Platon sous forme de vers latins, inspirés de

114. V. la liste des 16 chez DERENZINI, *All'origine...*, pp. 89-90; les 7 sont les 7 premiers sur la liste de la n. précédente.

115. Cf. LAVAGNINI, *Filippo-Filagato promotore...*, p. 12 n. 21.

116. Voir M. GIGANTE, *Eugenii Panormitani versus iambici* (*Istituto Sicil. di Studi Biz. e Neoell. Testi*, 10), Palerme, 1964, qui renvoie à la bibliographie antérieure.

117. E. TH. TSOLAKÈS, *Άγνωστα έργα ιταλοβυζαντινού ποιητού του 12ου αιώνα*, dans *Ἑλληνικά*, t. 26 (1973), pp. 46-66.

la *Consolatio philosophiae* de Boèce. Il fait aussi suivre son interminable supplique de deux autres poèmes plus courts, adressés l'un à Dieu le Père, l'autre à son Fils, sous les titres d'*Oracio Patris* et *Oracio Filii*: curieux exemple de la symbiose culturelle éphémère réalisée en Sicile normande. L'oeuvre a connu une certaine diffusion, puisqu'un lecteur a jugé utile de jalonner les longs développements de l'auteur au moyen de lemmes marginaux, qui ont été recopiés en même temps que le texte.

Transportons-nous maintenant des rives de la mer tyrrhénienne à celles de l'Adriatique, pour y dénombrer les vestiges de la production livresque profane. Avant la fin du XII^e siècle, ceux-ci sont plutôt rares. Certes, une partie peut se dérober encore à notre attention, faute de traits distinctifs ou par suite de son emploi sous forme de palimpsestes. Mais il n'y a pas de doute que des facteurs économiques et sociaux entrent en jeu: au XII^e siècle, le centre de gravité du royaume est la Sicile. En voici un indice significatif. L'unique témoin des lettres d'Aristénète (*Vindob. phil. gr.* 310) a été justement daté de 1200 environ par le dernier éditeur¹¹⁸. Il contient, de première main, deux poèmes de Nicolas d'Otrante, qui attestent suffisamment son lien avec les Pouilles¹¹⁹. Or, le style d'écriture d'une des mains est celui de Reggio, un peu tardif, mais bien caractéristique. N'y a-t-il pas, à l'origine du réveil des lettres profanes en Terre d'Otrante, une influence sicilienne? Celle-ci n'a-t-elle pas joué directement sur Nicolas, un des artisans les plus notables de la renaissance otrantaise? En tout cas, avant la fin du XII^e siècle, on ne peut signaler, dans les Pouilles, que deux manuscrits du pseudo-Cyrille¹²⁰. Il se pourrait toutefois que d'autres témoins, surtout sur papier, aient péri ou échappé jusqu'ici à l'identification. La bibliothèque Laurentienne et le fonds Barberini de la Vaticane conservent un groupe de 11 manuscrits, de contenu médical ou philosophique, dus à la collaboration d'un certain Joannice, moine (?) et *grammatikos*, et de plusieurs anonymes¹²¹. L'écriture de deux d'entre eux, une cursive fort personnelle,

118. Aristaenetus, *Epistularum libri duo*, ed. O. MAZAL (*Bibl. Teubneriana*), Stuttgart, 1971.

119. Ces pièces semblent avoir échappé à l'attention de HOECK-LOENERTZ.

120. Le *Paris. gr.* 2659, daté de 1115/6, et le *Paris. gr.* 2656, sans doute copie du précédent.

121. N. G. Wilson a eu l'amabilité d'attirer mon attention sur ces manuscrits, dont il m'a montré une série de photographies, et de me signaler le fragment du

semble annoncer des traits otrantais; sept des volumes présentent des réclames, comme le Suidas de 1205; neuf sont copiés sur du papier espagnol¹²²; il n'est pas jusqu'à la manie versificatrice de Joannice qui n'ait une petite saveur italiote^{122a}. Tous ces indices nous orientent décidément vers l'Italie méridionale. Calabre ou Sicile dans la deuxième moitié du XII^e siècle, Terre d'Otrante au début du XIII^e? Je pencherais plutôt vers cette dernière solution¹²³. C'est aussi au tournant des XII^e et XIII^e siècles qu'il faut attribuer un recueil de remèdes en grande partie palimpseste (*Scorial. X. IV. 6, ff. 76-134*)¹²⁴,

Barb. gr. 591 (ff. 1-22), reste d'un manuscrit qui réunissait le commentaire de Jean Philopon sur la Physique d'Aristote et le *De divinis nominibus* du pseudo-Denys. J'ai examiné sur place les manuscrits de la Laurentienne: 74,5; 74,18; 75,5; 75,7; 75,17; 75,18; 75,20; 87,4; 87,7; *Conv. soppr.* 192.

122. IRIGOIN (*Condition matérielles...*, p. 9 n. 18) l'avait signalé à propos du *Laurent.* 87,4. Les *Laurent.* 74,18 et 75,17 sont faits de papier arabe.

122a. Faudrait-il le rapprocher du moine Joannice auteur de compositions schédographiques (outre celles que signale R. BROWNING [cité n. 91], on en trouve dans les *Vat. gr.* 18 et *Pii II gr.* 54)? Bien que les recueils schédographiques qui portent des noms d'auteurs puisent au milieu des professeurs de Constantinople, on y trouve au moins un personnage d'origine italo-grecque, le *māistōr* Étienne de Nardò. Mais ce dernier a peut-être vécu à Constantinople et Joannice le schédographe pourrait être aussi, comme le suggère Browning, le moine auquel Théodore Prodrome dédia plusieurs poèmes.

123. Dans les notices du récent catalogue des manuscrits grecs d'Aristote (*Aristoteles Graecus. Die griechischen Manuskripte des Aristoteles*, untersucht u. beschrieben v. P. MORAUX, D. HARLFINGER, D. REINSCH, J. WIESNER, t. I. *Alexandrien-London*, Berlin-New York, 1976), D. Harlfinger date Joannice du XIII^e siècle, J. Wiesner, du XIII^e-XIV^e (il lui attribue aussi une partie du *Lipsiensis Bibl. Univ.* 16; N. G. Wilson n'est pas convaincu de l'identité). A. TURYN (*The Byzantine Manuscript Tradition of the Tragedies of Euripides [Illinois Studies in Language a. Literature, 43]*, Urbana, 1957, pp. 78-79 n. 126, 234, 333-334) attribue à Joannice le *Laurent.* 31,10 (O d'Euripide et K de Sophocle) et le *Paris. gr.* 2722 (ff. 16-32^v; source de tous les manuscrits de la *Bibliothèque d'Apollodore*), date ces manuscrits de 1320 environ et caractérise ainsi leur style d'écriture, proche de celui de l'*Ambros. C 222 inf.*: « seems to continue the earlier "students' cursive" represented, e. g., by the Paris grec 2089 of 1223 A. D. » (p. 79 n. 126). Les attributions me semblent exactes (le *Laurent.* 31,10 est écrit sur un papier espagnol identique à celui des manuscrits de Joannice) et le rapprochement, éclairant; mais je dirais que la « cursive érudite » de Joannice et de ses collaborateurs est contemporaine de celle de Pergios Hagiopétritès, le copiste otrantais du *Paris. gr.* 2089 (2^e partie); il ne me semble pas que l'histoire des textes y contredise, mais c'est un problème sur lequel il faudra revenir.

124. L'écriture offre des analogies avec celle de plusieurs manuscrits otrantais de contenu religieux datables du XII^e-XIII^e s.

ainsi que le Dioscoride du *Marcianus gr.* 273, otrantais par son écriture et sa décoration.

Avec le XIII^e siècle, nous entrons sur un terrain beaucoup plus sûr. Les matières qui figurent dans les manuscrits sont les suivantes. Le secteur de la grammaire et de la rhétorique, relativement peu fourni, n'offre pas de nouveauté. Le droit est représenté par deux exemplaires des constitutions de l'empereur Frédéric II dans la version grecque: ni l'un ni l'autre n'a encore l'écriture tarabiscotée qui fleurit dans le dernier quart du siècle; les initiales s'inspirent dans l'un du style de Reggio (*Paris. gr.* 1392), dans l'autre du gothique occidental (*Barb. gr.* 151), les deux influences qui marquent le livre grec dans le royaume souabe. Pour l'histoire, deux manuscrits dénoncent l'influence constantinopolitaine: une copie des *Annales* de Michel Glykas, dont l'ornementation seule trahit l'origine (*Marc. gr.* 402), et un exemplaire de Georges Kédrenos, du XII^e-XIII^e siècle, annoté par Nicolas-Nectaire d'Otrante (*Vat. gr.* 1903); le manuscrit lui-même, copié sur papier arabe, ne me semble pas italo-grec; on peut supposer que Nicolas l'a rapporté d'une de ses missions en Orient. Un autre témoignage de l'intérêt du cercle de Nicolas-Nectaire pour l'histoire est représenté par une copie de Diodore de Sicile, le *Paris. gr.* 1665 (XI^e s.); elle a été glosée par Jean d'Otrante, notaire royal, qui n'est autre que Giovanni Grasso¹²⁵. La philosophie était représentée en Sicile par des exemplaires d'importation; en Terre d'Otrante, les copies locales ne manquent pas: les oeuvres logiques, scientifiques et morales d'Aristote¹²⁶; son commentateur Ammonius (*Laurent.* 72, 14); l'*Isagogè* de Porphyre avec les prolégomènes et les commentaires de Nicéas David (*Paris. gr.* 2089); les oeuvres de Jean Italos, peu répandues à Byzance même, sont représentées par deux manuscrits qui tiennent une place importante dans la tradition du texte, le *Marcian. gr.* 265 et le *Vat. gr.* 316. Le second présente, comme feuillets de garde, la lettre de Georges Bardanès à Frédéric II dans son texte grec, une autre lettre non identifiée et le récit, par un Calabrais anonyme, de son exil volontaire à Constantinople pour raisons religieuses; on voit que le possesseur du volume appartenait lui-même au cercle de la cour impériale ou en était un héritier. Enfin, bien qu'elles dépassent, mais de peu, les limites chronologiques de ce rap-

125. A. DILLER, *Diodorus in Terra d'Otranto*, dans *Classical Philology*, t. 49 (1954), pp. 257-258.

126. P. ex., le *Vat. Barb. gr.* 75, le *Marcian. gr.* 265 et le *Vat. gr.* 316.

port, je signale les copies d'Aristote du lecteur Nicolas, le *Cantabr. Bibl. univ.* Ii. v. 44, daté de 1279, et le *Vat. gr.* 1342; la première fut exécutée à la demande de Jacques, skévophylax du Saint-Sauveur de Messine; le renversement est révélateur: c'est la Terre d'Otrante, maintenant, qui fournit la Sicile; on voit aussi que l'intérêt pour Aristote avait, du milieu de cour, pénétré dans celui des monastères. Participant des sciences et de la littérature, voici encore des oeuvres nouvelles, réunies dans le même manuscrit: les Phénomènes d'Aratos et les *apotelesmatica* d'Héphestion de Thèbes (*Paris. gr.* 2841). Mais c'est dans le domaine de la littérature proprement dite que se révèlent le mieux les goûts nouveaux; enfin des grands classiques, a-t-on envie de s'écrier. Au début du siècle (1201), l'Odyssée, la Batrachomyomachie et l'Alexandra de Lycophon, copiées par Palaganos d'Otrante, fils du comte Pélégrinos (*Heidelb. Pal. gr.* 45); en plein XIII^e siècle, et non à la fin du XII^e, le *Messanensis F. a. gr.* 11 des Travaux d'Hésiode, suivi plus tard de deux autres exemplaires (*Vat. gr.* 2383 et *Cantabr. Coll. s. Trin. O.* 9. 27) de la même oeuvre, tous trois dans l'édition procurée par le grammairien byzantin Tzetzés; de Tzetzés aussi, l'édition de Lycophon contenue dans deux autres copies, le *Vat. gr.* 1306 et le *Scorial. R. I.* 18, daté de 1255, oeuvre de Jean, prêtre *tês Andratês*, à identifier probablement avec Jean de Nardò. C'est dans le prolongement du même mouvement qu'il faut situer les trois manuscrits suivants, même s'ils sortent légèrement du cadre de notre exposé: le *Laurent. conv. soppr.* 152, palimpseste daté de 1282, qui réunit les tragédies de Sophocle et les lettres de Frédéric II, est la tête de file de la famille romaine; « si le texte du poète se rattache à la tradition ancienne, le commentaire présente des interpolations attribuées nommément à un Tzetzés »¹²⁷; un témoin palimpseste d'Euripide, le *Vat. gr.* 1135 des environs de l'an 1300, dont l'écriture d'une feuille de garde du XII^e siècle présente des affinités avec celle de Reggio, se rattache à la tradition byzantine ancienne, antérieure à l'influence des éditions commentées du temps des Paléologues; il en va de même pour les scholies métriques de Pindare ajoutées en queue d'un autre palimpseste, qui contient le commentaire d'Ammonius sur les *Catégories* d'Aristote et dont le possesseur a noté, de 1293 à 1306, les dates de naissance de ses enfants (*Laurent.* 72, 14).

Tous ces témoignages montrent que les Pouilles, centre de l'Ita-

127. IRIGOIN, *L'Italie méridionale...*, p. 52.

lie méridionale souabe, sont un foyer vivant d'intérêt pour la culture hellénique profane. Ce foyer a recueilli, matériellement et spirituellement, l'héritage normand, mais a donné une place plus importante aux belles-lettres classiques. Parmi les milieux qui cultivent celles-ci, on notera d'abord celui des fonctionnaires et des courtisans. Nicolas d'Otrante, dès avant son entrée en religion, a dû, par son activité d'enseignement, jouer un rôle important. On sait maintenant qu'il possédait un exemplaire de l'Iliade, dont les leçons ont laissé des traces dans la tradition postérieure¹²⁸. Son disciple et admirateur Georges Bardanès, devenu évêque de Corfou, n'a apparemment pas eu encore l'occasion de lire en entier l'Iliade et l'Odyssée; il emprunte les exemplaires de Giovanni Grasso, autre disciple et ami de Nicolas-Nectaire¹²⁹. Assez vite, grâce à ce dernier, le mouvement gagna les milieux monastiques et ecclésiastiques plus modestes^{129a}. L'higoumène de Casole dut léguer à l'abbaye qu'il dirigeait une partie au moins de sa belle bibliothèque. C'est ainsi qu'après lui, le monastère put prêter à de simples moines ou curés de campagne des ouvrages non seulement sacrés mais profanes^{129b}. Aussi bien, les copies otrantaises du XIV^e siècle sont signées plus d'une fois par d'humbles ecclésiastiques.

Pour en revenir au milieu de la cour frédéricienne, il était naturel que sa ferveur philosophique et littéraire aboutît à une production propre. De fait, on connaît assez bien, maintenant, l'œuvre poétique de plusieurs membres du cercle qui fleurit autour de Nicolas-Nectaire¹³⁰. La sienne d'abord; celle de son disciple et ami Giovanni

128. Voir A. JACOB, *Culture grecque* (cité n. 79a): *l'Oxoniensis Collegii Novi* 298 (première partie) cite expressément des leçons du manuscrit de Nicolas. Le même article mentionne deux autres copies d'Homère datables du XIII^e siècle: le *Cryptensis* Z. α. 24 et le *Londin. Bibl. Brit. Harl.* 5674.

129. HOECK-LOENERTZ, p. 161, avec les références aux lettres de Bardanès.

129a. Le *Vat. Barb. gr.* 102 (copié à Galatina en 1290/1) contient une double schédographie dans une recension différente des recueils constantinopolitains et chypriotes des XIII^e et XIV^e siècles; annoté par des élèves du XIV^e siècle, il témoigne de la persistance de l'activité des *grammatikoi* en Terre d'Otrante, base indispensable pour une culture de niveau plus élevé. A la fin, deux compositions scolaires de « l'humble Nicolas de Soletto » pourraient encore appartenir à la période souabe, mais elles sont de caractère religieux.

129b. Mais là se borne, semble-t-il, son rôle de « centre culturel »: v. l'article d'A. JACOB cité n. 79a.

130. V. l'édition de M. GIGANTE, *Poeti italobizantini del secolo XIII* (*Collana di studi greci diretta da V. De Falco*, 22), Naples, 1953, ainsi que l'ouvrage de HOECK-LOENERTZ.

Grasso, notaire d'Otrante et haut fonctionnaire impérial, qu'il n'y a plus de raison de distinguer de Jean d'Otrante, auteur du poème sur le siège de Parme¹³¹; citons encore le fils de ce dernier, Nicolas d'Otrante, et Georges, archiviste de l'église de Gallipoli, défenseur affirmé de l'idéologie impériale de Frédéric II; et pourquoi ne pas y joindre Georges Bardanès, que sa correspondance et son oeuvre montrent étroitement lié au même cercle¹³²? Ce sont tous des poètes mineurs, mais non négligeables, qui prolongent sous l'aspect formel et idéologique la poésie de cour normande. A des degrés différents, ils connaissent les auteurs classiques, les goûtent et les imitent plus ou moins heureusement, en plagiant parfois leurs prédécesseurs byzantins¹³³; c'est eux, sans doute, qui ont fait la fortune en Italie méridionale de l'oeuvre profane de Christophe de Mitylène¹³⁴. Leur formation et leur mentalité sont résolument byzantines et anti-romaines. Ils reversent sur Frédéric II les sentiments qu'inspire à un Byzantin le mythe impérial. Pour des oeuvres de circonstance comme celles-là, trop courtes pour remplir un volume, on ne peut espérer une tradition manuscrite très fournie; en fin de compte, on en a retrouvé un assez grand nombre, dispersées dans des manuscrits postérieurs, ce qui atteste une diffusion plus que confidentielle. A côté de la poésie, ces hommes composaient aussi, à l'occasion, de petits commentaires philosophiques; un recueil de *Pyrrhoneia* de Giovanni Grasso est perdu¹³⁵, mais on a conservé une « solution » à un problème philoso-

131. HOECK-LOENERTZ, pp. 126-127.

132. Sur l'oeuvre de Bardanès, v. Hoeck-Loenertz, pp. 122-125. Mais ils ne mentionnent pas l'*Hauniensis Bibl. Reg.* 1899, qui contient des poèmes inédits de Bardanès.

133. C. GIANNELLI (dans *Ramenta byzantina*, cité n. 56) a montré comment Nicolas d'Otrante copiait Christophe de Mitylène.

134. On sait que l'unique témoin du *corpus* sacro-profane de Christophe de Mitylène, le *Cryptensis Z. α. XXIX* (2^e partie), est un manuscrit otrantais sur papier, qui contient aussi des poèmes de Nicolas-Nectaire et de Georges Bardanès. Il n'est pas du XV^e siècle, mais du XIII^e, comme le montrent le papier (occidental sans filigranes; italien ou espagnol?) et l'écriture: v. la photographie publiée par M. PETTA, *Codici greci della Puglia trasferiti in biblioteche italiane ed estere*, dans *Bollett. della Badia Greca di Grottaferrata*, t. 26 (1972), pl. 4. Quelques épigrammes de Christophe se retrouvent dans d'autres manuscrits de provenance otrantaise. Est-ce aussi par la Terre d'Otrante que le *Synaxaire métrique* du même auteur, imité à plusieurs reprises par Nicolas d'Otrante, a pénétré en Italie méridionale? Il faudra approfondir la question: cf. ci-dessus la n. 56 et la p. 133 (à propos des canons).

135. HOECK-LOENERTZ, pp. 161 et 186. Il semble cependant qu'ils existaient encore au temps de Bessarion: v. la lettre de celui-ci à un correspondant inconnu,

phique¹³⁶; il vaudrait la peine d'en rechercher les sources, pour voir si elles sont toutes byzantines ou si elles reflètent, comme les sermons d'un anonyme otrantais du XIII^e ou du XIV^e siècle¹³⁷, l'influence de la scolastique latine.

CONCLUSION

Le livre grec présente, dans les sociétés normande et souabe, une physionomie propre. Celle-ci dépend des conditions matérielles et économiques (volume élevé de la production, beau parchemin et grands formats siciliens; production assez maigre, nombreux palimpsestes dans les Pouilles), dénonce un jeu complexe d'influences (survivance de traditions calligraphiques et liturgiques propres; influence de l'art occidental et arabe; importation, à partir de Constantinople ou du territoire byzantin, de nouvelles techniques, de nouvelles recensions, de nouveaux types de livres), reflète, à des niveaux divers, les caractéristiques politiques, administratives, idéologiques du milieu (centralisation de la production, qui impose des styles d'écriture et de décoration; rôle moteur de Rossano et de l'archimandritat de Messine, lié à celui de la cour normande; courants intellectuels nouveaux, plus scientifiques au XII^e siècle, plus littéraires au XIII^e; rôle

qui pourrait être Théodore Gazès (éd. de L. MOHLER, *Aus Bessarions Gelehrtenkreis* [Quellen u. Forschungen aus dem Gebiete der Geschichte, 24], Paderborn, 1942, pp. 483-484; sur l'identité du destinataire, v. A. DILLER, *Notes on the History of Some Manuscripts of Aristotle*, dans *Studia codicologica*, hrsgg. v. K. TREU [Texte u. Untersuchungen, 124], Berlin, 1977, p. 148; l'hypothèse est confirmée par le fait que, pour le compte de Bessarion, Jean Rhosos tira une copie de Quintus de Smyrne d'un manuscrit appartenant à Théodore Gazès: v. F. VIAN, *Histoire de la tradition manuscrite de Quintus de Smyrne* [Publications de la Faculté des Lettres de l'Univ. de Clermont, sér. 2, fasc. 7], Paris, 1959): «Κύντων δὲ καὶ τὰ Πυρρώνεια ὅπως γεγράφονται, σοὶ μελέτω». (p. 484, 2-3; je dois la référence à A. Jacob, que je remercie vivement). Mais si on a conservé la copie de Quintus de Smyrne, il n'en va pas de même pour les *Pyrrhoneia*.

136. Citée par HOECK-LOENERTZ, p. 186, d'après le *Laurent.* 86, 15 (ff. 184^v-185^v). Elle se trouve aussi dans le *Scorial.* Q. IV. 14 (ff. 58^v-61).

137. Cités et brièvement caractérisés par C. GIANNELLI, *L'ultimo ellenismo nell'Italia meridionale*, dans *Atti del 3^o Congresso internazionale di studi sull'alto medioevo*, Spolète, 1959, p. 277 n. 7 (reproduit dans C. GIANNELLI, *Scripta minora = Studi bizantini e neoellenici*, t. 10 [1963], pp. 308-9 n. 4). Il faudra comparer ces pièces, contenues dans le *Vat. gr.* 1275, aux homélies transmises par l'*Ottob. gr.* 312 (vers la fin).

de quelques fortes personnalités, qui incarnent leur temps mais aussi l'orientent; jonction bien médiévale des préoccupations religieuses et profanes).

Cette physionomie, j'ai cru pouvoir l'opposer à celle du livre grec dans l'Italie byzantine, du milieu du X^e siècle au dernier quart du XI^e. Ai-je durci le contraste? Au lecteur d'en juger. Je rappelle que mon esquisse est hâtive et provisoire, sujette à contestation et à révision. Mais si le tableau n'est pas trop inexact, il faut se poser la question du pourquoi. Lançons quelques hypothèses. Il se pourrait que, du point de vue culturel, l'Italie byzantine ait vécu un peu en état de siège, repliée sur elle-même. Les milieux de hauts fonctionnaires laïcs et ecclésiastiques ne semblent pas avoir joué le rôle moteur qu'on pouvait attendre d'eux; le milieu monastique est fractionné, sans grands moyens financiers, conservateur et indifférent à la valeur propre de la culture profane¹³⁸. La région naturellement plus accessible à l'influence constantinopolitaine, les Pouilles, est désolée par les conflits politiques; c'est elle, cependant, qui, du point de vue liturgique, est le plus disposée à se tourner vers Constantinople; lorsque les circonstances le permettront, elle se pénétrera largement de l'influence de la capitale.

Le tournant s'amorce avec la venue au pouvoir des Normands. L'ouverture vers Constantinople de l'Italie grecque précède sans doute leur politique consciente d'encouragement de la culture hellénique; mais, sans eux, le mouvement aurait vite avorté. Par contre, si les rois normands et souabes ont imprimé à la production livresque grecque de l'Italie l'impulsion et l'orientation que nous avons vérifiées sur nombre d'exemples concrets, ils ont aussi semé les germes de sa décadence et de sa ruine. En latinisant les évêchés, en favorisant, à partir d'une certaine époque, les monastères latins aux dépens des grecs, ils ont amorcé la destruction des élites intellectuelles de langue

138. D'après A. PERTUSI (*Aspetti organizzativi*, pp. 413-416; *Leonzio Pilato*, pp. 495-498), la mentalité se modifie à l'époque normande et souabe. Il est exact que des personnalités monastiques marquantes, souvent des laïcs cultivés entrés ensuite en religion, apprécient davantage les auteurs profanes. Mais ils ne semblent guère avoir suscité de disciples dans le milieu monastique lui-même: en Terre d'Otrante, ce sont les laïcs et les prêtres séculiers qui recopient les classiques. Rapidement, du reste, les moines perdent tout intérêt intellectuel pour les oeuvres grecques non seulement profanes, mais religieuses, et en viennent à ignorer la langue: au milieu du XV^e siècle, la situation est déjà désespérée (v. le *Liber Visitationis*).

grecque, seules capables de vivifier et, à plus longue échéance, de maintenir une culture; on peut en discerner un premier symptôme dans la renaissance scientifique normande, qui ne touche que les milieux de culture latine ou gréco-latine. Malgré la brillante et originale civilisation sicilienne, malgré le renouveau classique otrantais, le triste destin du livre grec — et plus largement de la culture grecque — en Italie méridionale était signé.

I. MANUSCRITS PRODUITS OU IMPORTÉS EN ITALIE MÉRIDIONALE
CHIFFRES GLOBAUX

1. *Manuscrits datés*

période	S	P	période	S	P	période	S	P
940-960	5	1						
961-980	12	1						
981-1000	6	—	[1195-1222]	1	—			
1001-1020	7	—	1201-1220	8	—	1401-1420	1	2
1021-1040	12	2	1221-1240	6	—	1421-1440	2	—
1041-1060	5	4	1241-1260	5	—	1441-1460	2	—
1061-1080	5	—	1261-1280	9	—	1461-1480	5	—
1081-1100	6	1	1281-1300	21	2	1481-1500	10	—
[1085-1111]	1	—						
1101-1120	25	—	1301-1320	7	4	1501-1520	9	—
1121-1140	16	—	1321-1340	4	1	1521-1540	5	—
1141-1160	10	—	1341-1360	3	2	1541-1560	7	—
1161-1180	14	1	1361-1380	4	1	1561-1580	8	—
1181-1200	7	2	1381-1400	—	4	1581-1600	11	—

2. *Manuscrits non datés*

période	S	P	BP	période	S	P	BP	période	S	P	BP
onciaux	→ 37	←	10								
IX-X et X	160	72	18								
X-XI	47	9	4	XII-XIII	60	5	1	XIV-XV	4	—	—
XI	151	92	31	XIII	206	49	7	XV	42	10	4
XI-XII	88	20	9	XIII-XIV	27	7	1	XV-XVI	13	1	1
XII	350	61	25	XIV	80	25	3	XVI	44	4	4

3. *Rapport entre le nombre de mss non datés et datés*

période	rapport
X (depuis 940)	140/23 = 6.08
X-XI et XI	198/35 = 5.65
XI-XII et XII	438/72 = 6.08
XII-XIII et XIII	266/49 = 5.42
XIII-XIV et XIV	107/18 = 5.94
XIV-XV et XV	46/24 = 1.91
XV-XVI et XVI	56/40 = 1.40

4. *Totaux des manuscrits produits et importés*

mss	datés	non datés	à dater	total
S	263	1272	23	1558
P	32	392	32	456
BP	3	118	16	137
BI	4	77	—	81
tot.				2232

II. RÉPARTITION DES MANUSCRITS PAR CENTRES ET PAR SIÈCLES

	Rossano	Sicile-Calabre	Otrante	autres
XI-XII	34 = 32.69	13 = 12.50	6 = 5.76	51 = 49.03
XII	21 = 5.41	197 = 50.77	22 = 5.67	158 = 38.14
XII-XIII	—	26 = 33.33	12 = 15.38	40 = 51.28
XIII	1 = 0.46	60 = 27.90	54 = 25.12	100 = 46.51

III. LA MATIÈRE: PARCHEMIN, PAPIER ET PAPYRUS

siècles	X	X-XI	XI	XI-XII	XII	XII-XIII	XIII
parch. pal.	2 = 1.11	1 = 1.88	1 = 0.55	4 = 4.67	23 = 5.72	13 = 18.30	87 = 37.17
papier	—	—	—	—	3 = 0.75	3 = 4.22	12 = 5.12
parch. + pap.	—	—	—	—	—	—	7 = 2.99
papyrus	—	—	—	—	1	—	—

IV. RÉPARTITION DES MANUSCRITS PAR CONTENU ET PAR SIÈCLES

	<i>liturg.</i>	<i>bibliques</i>	<i>hagiogr.</i>	<i>patrist.</i>	<i>autres</i>	<i>tot.</i>
X	19 = 10.43	30 = 16.48	30 = 16.48	89 = 48.90	14 = 7.69	182
X-XI	3 = 5.66	8 = 15.09	12 = 22.64	24 = 45.28	6 = 11.32	53
XI	24 = 13.25	45 = 24.86	39 = 21.54	60 = 33.14	13 = 7.18	181
XI-XII	22 = 20.37	16 = 14.81	22 = 20.37	44 = 40.74	4 = 3.70	108
XII	108 = 26.93	16 = 23.44	75 = 18.70	86 = 21.44	38 = 9.47	401
XII-XIII	22 = 30.98	17 = 23.94	13 = 18.30	12 = 16.90	7 = 9.85	71
XIII	101 = 43.91	40 = 17.39	24 = 10.43	28 = 12.17	37 = 16.08	230
XIII-XIV	17 = 37.77	4 = 8.88	6 = 13.33	5 = 11.11	13 = 28.88	45
XIV	34 = 38.20	14 = 15.73	5 = 5.61	12 = 13.48	24 = 26.96	89
XIV-XV	—	—	—	—	5 = 100.00	5
TOTAL	350 = 25.64	268 = 19.63	226 = 16.55	360 = 26.37	161 = 11.79	1365
<i>Lib. Vis.</i>	784 = 48.72	414 = 25.73	206 = 12.80	161 = 10.00	44 = 2.73	1609

V. RÉPARTITION DES MANUSCRITS PAR CENTRES, SIÈCLES ET CONTENU

1. *Chiffres absolus*

	Rossano						autres					
	<i>l</i>	<i>b</i>	<i>h</i>	<i>p</i>	<i>a</i>	<i>tot.</i>	<i>l</i>	<i>b</i>	<i>h</i>	<i>p</i>	<i>a</i>	<i>tot.</i>
XI-XII	3	2	7	19	3	34	17	11	9	14	—	51
XII	4	4	6	5	2	21	42	41	25	28	12	148
XII-XIII	—	—	—	—	—	—	9	7	6	6	12	40
XIII	—	1	—	—	—	1	53	20	12	7	8	100
	Sicile - Calabre méridionale						Pouilles (Terre d'Otrante)					
	<i>l</i>	<i>b</i>	<i>h</i>	<i>p</i>	<i>a</i>	<i>tot.</i>	<i>l</i>	<i>b</i>	<i>h</i>	<i>p</i>	<i>a</i>	<i>tot.</i>
XI-XII	—	2	6	4	1	13	2	1	2	1	—	6
XII	52	47	41	38	19	197	10	2	2	3	5	22
XII-XIII	10	7	5	1	3	26	3	3	3	1	2	12
XIII	31	10	8	7	4	60	17	9	1	2	25	54

2. *Pourcentages*

	XI-XII et XII					XII-XIII et XIII				
	<i>l</i>	<i>b</i>	<i>h</i>	<i>p</i>	<i>a</i>	<i>l</i>	<i>b</i>	<i>h</i>	<i>p</i>	<i>a</i>
Rossano	12.72	10.90	23.63	43.63	9.09	—	—	—	—	—
Sicile-Calabre	24.76	23.33	22.38	20.00	9.52	47.67	19.76	15.11	9.30	8.13
Otrante	42.85	10.71	14.28	14.28	17.85	30.30	18.18	6.06	4.54	40.90
autres	29.64	26.13	17.08	21.10	6.03	44.28	19.28	12.85	9.28	14.28